

LES  
ONDIINS,

CONTE MORAL,

PAR MADAME ROBERT.

---

PREMIERE PARTIE.

---



A LONDRES,

*Et se trouve à PARIS,*

Chez DELALAIN, rue Saint Jacques.

A DIJON,

Chez { La Veuve COIGNARD DE  
LA PINELLE.  
LOUIS-NICOLAS FRANTIN,  
Imprimeur du Roi.

---

M. DCC. LXVIII.

62964-3

# Les Ondins Conte moral

Marie-Anne Robert



Delalain, Londres, Paris, 1768

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

---

---

# TABLE *DES CHAPITRES.*

## PREMIERE PARTIE.

[CHAPITRE PREMIER.](#) *INTRODUCTION. Naissance de  
Tramarine,*

[CHAP. II.](#) *Voyage de la Princesse Tramarine à la fontaine  
de Pallas,*

[CHAP. III.](#) *Jugement de Tramarine,*

[CHAP. IV.](#) *Départ de Tramarine pour la Tour-des-  
Regrets,*

[CHAP. V.](#) *Enlèvement de Tramarine,*

[CHAP. VI.](#) *Entrée de Tramarine dans L'Empire des  
Ondes,*

[CHAP. VII.](#) *Tramarine est conduite dans le Sallon des  
merveilles,*

[CHAP. VIII.](#) *Voyage dans l'Empire des Ondes,*

## SECONDE PARTIE.

[CHAP. IX.](#) *Histoire de la grande Géante,*

[CHAP. X.](#) *L'accomplissement de l'Oracle,*

CHAP. XI. *Histoire de Brillante & de l'Amour,*

CHAP. XII. *Histoire du Prince Nubécula, fils du Génie  
Verdoyant & de la Princesse Tramarine,*

---

---

# *P R E M I È R E   P A R T I E .*

---

---

## CHAPITRE PREMIER.

### *I N T R O D U C T I O N .* *Naissance de Tramarine.*

**L**A Lydie qui contient une partie de l'Afrique, fut autrefois gouvernée par Ophtes, Prince belliqueux. Plusieurs guerres lui furent suscitées par différens petits Souverains, jaloux de l'étendue de ses Etats. Ce Monarque les combattit tous, remporta successivement sur eux des victoires complètes, & les rendit enfin Tributaires de son Royaume. Après avoir pacifié les troubles que ces Princes excitoient depuis nombre d'années, ce Monarque ne songea plus qu'à faire jouir ses Peuples d'une paix qui devoit ramener l'abondance & la tranquillité dans son Royaume ; mais pour la cimenter de plus en plus, ses Ministres lui proposerent une alliance avec le Roi de Galata, en épousant la Princesse Cliceria, fille de ce Monarque. Ophtes se prêta volontiers à leurs vûes ; il fut charmé de la beauté de Cliceria dont on lui fit voir le portrait : des Ambassadeurs furent envoyés au Roi de Galata, ils étoient chargés de proposer le mariage de la Princesse avec le Roi de Lydie : des propositions aussi avantageuses furent acceptées avec joie ; on se hâta d'en signer les articles de part & d'autre, & ce mariage ne fut différé que le tems qu'il falloit pour en faire les préparatifs, avec la pompe & la magnificence qu'il convient d'employer dans ces sortes de Fêtes.

La Princesse Cliceria entroit à peine dans sa quinzieme année ; elle étoit douée d'un esprit supérieur à toutes les femmes, & d'une beauté ravissante ;

elle fut reçue du Roi, son époux, avec toute la somptuosité & la galanterie qu'on peut attendre d'un grand Monarque, sur-tout lorsque l'amour se trouve joint aux raisons de l'Etat. Pendant plus d'un mois les jours furent marqués par de nouvelles Fêtes. Le Roi, quoique déjà d'un certain âge, se plaisoit beaucoup aux Divertissemens de sa Cour ; d'ailleurs il vouloit, par cette complaisance, faire connoître à la Reine, ainsi qu'aux Princes & Princesses qui l'avoient accompagnée, la satisfaction qu'il avoit de les voir embellir sa Cour ; les Courtisans, à leur tour, pour marquer leur zele & leur attachement au Roi & à leur Souveraine, s'empressèrent à imaginer de nouveaux Divertissemens qui pussent l'amuser & lui plaire.

Plusieurs années se passerent ainsi dans les plaisirs, sans qu'ils fussent troublés que par l'inquiétude que le Roi fit paroître de n'avoir point de Successeur. Le desir d'en obtenir fit enfin succéder les vœux & les sacrifices aux ris & aux jeux ; le Roi & la Reine en firent offrir dans tous les Temples, où ils assisterent l'un & l'autre avec une piété digne d'exemple.

Des vœux que le cœur avoit formés ne pouvoient manquer de fléchir les Dieux ; ils furent enfin exaucés ; la Reine déclara qu'elle étoit enceinte. On ne peut exprimer la joie que cette nouvelle répandit dans tous les cœurs, le Roi ordonna des prieres en actions de graces ; les peuples coururent en foule aux Temples pour prier les Dieux de leur accorder un Prince qui les gouvernât avec autant de sagesse, de raison, de justice & de douceur, que celui qui regnoit sur eux ; qu'il fût en même tems l'héritier de ses vertus, de sa clémence & de tous ses talens, comme il devoit l'être de ses Etats. Les Dieux furent lourds à leurs prieres ; la Reine mit au monde une Princesse ; l'on fit néanmoins beaucoup de réjouissances à la naissance de cette Princesse qui fut nommée Tramarine.

Ophthes, curieux d'apprendre la destinée d'un enfant si long tems désiré, ordonna à son premier Ministre d'aller consulter l'Oracle de Vénus. Il le chargea en même tems de riches présens qui devoient servir à orner le Temple de la Déesse. Lorsque la Pythie se fut mise sur le trépied, elle parut d'abord agitée par l'Esprit divin qui la remplissoit ; ses cheveux se hésissèrent, tout l'autre retentit d'un bruit semblable à celui du tonnerre. Alors se fit entendre une voix qui paroissoit sortir du fond de la poitrine, qui prononça que cet enfant, en prenant une forme divine, ne reverroit son pere qu'après sa ruine.

Cette réponse à laquelle il auroit fallu un second Oracle pour l'expliquer, affligea sensiblement le Ministre, qui revint à la Cour avec un visage consterné, n'osant annoncer au Roi la réponse que la Déesse avoit prononcée par la bouche de la Pythie. D'abord il chercha quelque phrase qui pût éclaircir la réponse de l'Oracle, & y donner un sens plus favorable. Mais le Roi jugeant, par son air triste, que les prédictions n'étoient pas favorables à la Princesse, lui ordonna si positivement de ne lui rien cacher, sous peine de la vie, que le Ministre se vit dans la nécessité d'obéir. C'est avec bien de la douleur, Seigneur, lui dit-il, que je me vois contraint d'annoncer à votre Majesté les funestes décrets que l'Oracle a prononcés sur la destinée de la Princesse Tramarine. Je voulois épargner à votre Majesté la douleur de l'entendre ; la voici :

Cet enfant, en prenant une forme divine,  
Ne reverra son pere qu'après sa ruine.

Mais, Seigneur, ajouta le Ministre, votre Majesté n'ignore pas que les Dieux ne s'expliquent jamais qu'avec beaucoup d'obscurité : sans doute, ce n'est que pour tromper la curiosité des foibles mortels qui veulent pénétrer trop avant dans l'avenir, dont eux seuls sont les dépositaires. Il est de la prudence & de la sagesse de se soumettre à leurs décrets, sans chercher à en pénétrer le sens, qu'ils nous cachent toujours par des réponses ambiguës, auxquelles il est facile de donner plusieurs interprétations. Pardonnez, Seigneur, à mon zele la hardiesse de mes réflexions, mais j'obéis aux ordres de votre Majesté en ne lui dissimulant aucune de mes pensées.

Il est vrai que ces réflexions étoient d'un homme sage & prudent. Son ame s'y déployoit, & l'on y lisoit l'intérêt qu'il prenoit à la tranquillité & au repos de son Maître. Mais, que ne peut l'opinion & le préjugé ? Ni le Roi, ni la Reine ne voulurent profiter des sages avis de leur Ministre. La réponse de l'Oracle fut examinée en plein Conseil, on en tira plusieurs conséquences sinistres qui augmentèrent la douleur que le Roi avoit de ne pouvoir deviner le sens de cette prédiction ; on fut long-tems à se déterminer sur le parti qu'on devoit prendre : mais une seconde grossesse de la Reine décida le sort de la Princesse, en l'envoyant dans le royaume de Castora, gouverné alors par la Reine Pentaphile, sœur du Roi de Lydie.

Cette Princesse étoit une Amazone qui ne devoit son Royaume qu'à sa valeur, elle en avoit banni tous les hommes. On prétend que la haine que cette Princesse avoit conçue pour les hommes, venoit du souvenir amer d'avoir été cruellement trompée par un Prince dans lequel elle avoit mis toute sa confiance. Il est vrai qu'il arrive souvent que le choix qu'on fait d'un Favori dans la jeunesse, n'est presque jamais éclairé par la raison. Ce n'est ni le plus zélé, ni le plus estimable qui obtient la préférence, parce que l'on ne réfléchit point sur le prix de la vertu ; le clinquant séduit, un étourdi se présente avec le brillant de la vivacité & des saillies ; on se livre à lui sans réserve, sans se donner le tems de l'examiner ; on ne distingue point en lui la réalité d'avec l'apparence ; on est presque toujours la dupe d'un dehors imposant, & malheureusement ces hommes ne font servir les dons qu'ils ont de plaire qu'au triomphe de leur indiscrétion & de leur perfidie. Il est à présumer que ce furent des raisons à-peu-près semblables, qui déterminèrent la Reine de Castora à bannir tous les hommes de ses Etats. Comme c'étoit la meilleure Princesse du monde, l'amour qu'elle avoit pour ses Sujets & le desir de les rendre parfaitement heureux, lui firent convoquer une Assemblée générale de toute la Noblesse, je veux dire en femmes, car pour les hommes ils en furent exclus. Ce fut dans cette Assemblée que plusieurs questions furent agitées sur les avantages qu'on pouvoit retirer de la société, en les comparant aux maux qui résultoient tous les jours de cette même société. Après bien des séances où chacune dit son avis, que je ne rapporterai point parce que je n'ai pas été appelé à ce Conseil, que d'ailleurs je craindrois de m'attirer la censure des deux sexes, en composant un discours qui seroit sans doute trop simple pour l'importance des matieres qui doivent y avoir été proposées ; je me bornerai donc à dire qu'il fut enfin décidé, à la pluralité des voix, que la Reine établiroit une Loi expresse par laquelle il seroit défendu à tous les hommes, de quelque qualité ou condition qu'ils pussent être, de rester plus de vingt-quatre heures dans toute l'étendue de ses Etats, sous peine d'être sacrifiés à la Déesse Pallas, protectrice de ce Royaume.

On a peine à se persuader que les jeunes femmes aient eu la liberté d'opiner dans cette Assemblée, où il paroît qu'il entra beaucoup de partialité : il est presque probable que les vieilles douairieres s'emparerent seules des voix délibératives, ce qui parut aux hommes une chose criante.

Car enfin, disoient-ils, ne doit-on pas craindre que, par l'observation d'une Loi aussi rigoureuse, ce Royaume ne se trouve dépeuplé en très-peu d'années ? Cependant tout ce peuple d'Amazones s'y soumit sans marquer aucune résistance. Mais la Déesse Passas, contente du sacrifice qu'elles venoient de lui faire, voulut les récompenser en leur donnant une marque éclatante de sa puissante protection ; &, pour perpétuer ce peuple d'Héroïnes en leur procurant les moyens de se multiplier, la Déesse fit paroître tout-à-coup au milieu du Royaume une fontaine, que quelques savans Mythologistes prirent d'abord pour celle où se plongeait le beau Narcisse, lorsqu'il devint amoureux de sa propre figure. Cette fontaine fut pendant un tems la matière de bien des réflexions, & devint la source de plusieurs disputes : chacun voulut en découvrir l'origine, quoiqu'ils en ignorassent entièrement la propriété. Cette découverte ne fut dûe qu'au hasard ; voici ce qui la produisit.

Plusieurs jeunes personnes attachées au service de la Reine, tombèrent dans une maladie de langueur : tout l'Art de la Médecine fut épuisé à leur procurer des soulagemens ; mais cette maladie, à laquelle on ne connoissoit rien, sembloit empirer tous les jours ; ce qui déterminait les Médecins, inspirés sans doute par la Déesse, d'ordonner les eaux à la nouvelle fontaine, espérant que la dissipation d'un assez long voyage pourroit contribuer au rétablissement de leur santé. Ce voyage réussit parfaitement au gré de leurs desirs ; les jeunes personnes, de retour à la Cour, reprirent leur embonpoint & leur gayeté naturelle, & même quelque chose de plus, ce qui mit d'abord la fontaine en grande réputation. Toutes les Amazones, celles du premier ordre comme les autres, firent tous les jours de nouvelles parties de s'y aller baigner pour se rendre le teint plus frais : mais qu'on juge de la surprise de la Reine, lorsqu'au bout des neuf mois chacune de ces jeunes personnes mit au monde une fille. Un événement si singulier fit connoître la vertu des eaux de cette fontaine, & un pareil prodige augmenta le respect & l'admiration des Grands & des Peuples pour la Déesse.

La Reine, pour marquer sa reconnaissance à la Déesse Pallas de la nouvelle faveur qu'elle venoit de lui accorder, ordonna qu'il fût bâti un Temple vis-à-vis de la fontaine miraculeuse. Quelques Critiques trouveront peut-être ridicule que des femmes entreprennent de bâtir un Temple : je réponds à cela qu'une femme qui reçoit une éducation pareille à celle que

l'on donne aux hommes, peut tout entreprendre. N'est ce pas des Hirondelles que nous tenons l'Art de bâtir ? Quoiqu'il en soit, ce Temple fut achevé en peu de tems : il fut soutenu par vingt-quatre colonnes de marbre blanc ; au milieu s'éleve un piédestal de douze coudées de haut sur huit de face, représentant les attributs de la Déesse, dont la statue d'or & enrichie des plus beaux diamans est posée au milieu ; autour du Temple est un cloître qui distribue plusieurs appartemens destinés à loger les filles consacrées au culte de la Déesse Pallas. La Reine nomma d'abord cinquante jeunes personnes qui furent choisies dans les plus nobles familles, lesquelles devoient, pendant dix années, n'être occupées qu'à chanter les louanges de la Déesse. Au bout de ce tems il leur étoit permis de sortir pour passer dans les Troupes : tous les enfans qui devoient naître de ces Prêtresses étoient élevés dans le Temple, leur naissance leur donnant à tous les droits et les privilèges de leurs meres.

Pentaphile, dont les vastes vues s'étendoient jusqu'aux tems les plus reculés, se crut obligée, par ce nouvel établissement, de faire encore une Loi qui tendît à augmenter la population, en ordonnant à tous ses Sujets de visiter au moins une fois l'année le Temple de la Déesse Pallas, & d'y prendre les bains salutaires, afin de contribuer, autant qu'il seroit en leur pouvoir, à multiplier le nombre des Amazones, qui doit toujours être la richesse d'un Etat, par l'émulation que chacune se donne pour se procurer le nécessaire & même les aisances de la vie, & pour contenir les peuples dans leur devoir. On ajouta que toutes celles qui contreviendroient à cette Loi, soit en négligeant le culte qu'on devoit rendre à la Déesse, soit en recherchant la compagnie d'un sexe banni depuis long-tems par les Loix, seroient condamnées à être renfermées pour le reste de leurs jours dans la Tour-des Regrets, sans égard à la jeunesse, ni à la naissance, ni aux dignités.

Ce sur plus de vingt ans après ce grand événement que les Ambassadeurs du Roi de Lydie arriverent à la Cour de la Reine Pentaphile, où ils furent reçus avec une magnificence digne de cette Princesse. Comme, suivant les Loix du Royaume, ils ne pouvoient séjourner dans ses Etats, l'audience leur fut accordée sur le champ. La Reine, après avoir accordé leur demande, les renvoya avec de riches présens, en les chargeant de lettres pleines de tendresse pour le Roi son frere & pour la Reine Cliceria.

Pentaphile, charmée de la proposition que le Roi de Lydie lui faisoit faire de permettre que la Princesse Tramarine fût élevée à sa Cour, nomma les premières Dames du Palais pour aller au devant de la jeune Princesse, la prendre sur la frontière afin de la ramener avec les femmes de sa Suite. Un nombreux cortège d'Amazones fut commandé pour les accompagner. On prépara pendant leur voyage l'appartement que devoit occuper la jeune Princesse, qui fut à côté de celui de la Reine ; sa Majesté voulant elle-même veiller sur la conduite des personnes qui seroient chargées de l'éducation de la Princesse.

Quelques Critiques diront peut-être qu'on ne devoit pas craindre la séduction dans une Cour, & même dans un Royaume où nul homme n'osoit paroître, & que l'on pouvoit comparer à une République d'Abeilles dont les Bourdons sont chassés à coups de flèches. Cependant quoique la Reine eût délivré ses Peuples de la dépendance des hommes, en leur faisant envisager la domination qu'ils s'étoient appropriée comme un joug tyrannique, & malgré le despotisme qu'elle avoit établi, elle fit néanmoins de mûres réflexions sur les abus qui pouvoient s'introduire soit par des déguisemens ou d'autres intrigues des femmes de sa Cour. Elle n'ignoroit pas que leur société devient quelquefois aussi dangereuse que celle des hommes, sur-tout lorsque l'ambition, l'intérêt ou la jalousie s'emparent de leur esprit. Ces différentes passions agissent avec tant d'empire sur le cœur qui en est flétri, qu'elles font souvent négliger les devoirs les plus essentiels. Il est vrai qu'où il y a des hommes, ces passions se font sentir avec beaucoup plus de force, eux-mêmes les fomentent & les animent ; mais l'habitude que les hommes se forment d'une profonde dissimulation, fait qu'ils savent infiniment mieux cacher leurs défauts, sur-tout lorsqu'il s'agit de tromper un sexe trop foible & trop crédule : d'ailleurs il s'étoit aussi introduit de nouvelles Sectes dans ses Etats qui augmentoient ses craintes ; elle ne pouvoit donc prendre trop de précautions pour en garantir la jeune Princesse.

Lorsque Tramarine fut arrivée à la Cour de Pentaphile, sa Majesté se chargea elle-même de l'instruire de la religion & des loix de l'Etat, lui destinant le Trône qu'elle occupoit, & formant dès-lors le projet de lui résigner la Couronne dès qu'elle seroit en âge de régner ; ce qui néanmoins

ne pouvoit arriver qu'après que la jeune Princesse auroit donné des preuves de sa fécondité, en prenant les bains salutaires à la fontaine de Pallas.

Tramarine avoit à peine atteint sa douzieme année, qu'elle parut un prodige de beauté & d'esprit : toutes les grâces & les talens étoient réunis dans sa personne, il sembloit que la prudence eût chez elle devancé l'âge, rien n'échappoit à sa pénétration. Mais son esprit & ses lumières ne servirent qu'à lui faire connoître qu'elle n'étoit pas faite pour passer sa vie avec tout ce qui l'entouroit, &, sans avoir d'objet déterminé, elle éprouvoit déjà cette mélancolie qu'on pourroit mettre au rang des plaisirs, quoique souvent elle ne serve qu'à en desirer de plus vifs. Déjà Tramarine soupiroit, déjà elle se plaisoit dans la solitude, pour avoir le tems de débrouiller ses idées. Ses réflexions dictées par l'ennui lui donnerent un air de mélancolie, qui inquiéta beaucoup la Reine & toute la Cour ; Céliane sur-tout, jeune Princesse parente de Tramarine, & qui l'avoit accompagnée, en fut fort alarmée.

Cependant l'amour, qui est une des passions dont les ressorts sont les plus étendus, & qui cause le plus de troubles, devoit être banni pour toujours d'un Royaume habité par un même sexe. On n'y voyoit plus de ces Agréables du jour, qui font l'amusement d'une Cour par leur continuel persifflage, occupation bien digne de la frivolité de leur esprit ; ces galans Petits-Mâîtres avec leurs tons emmiellés, dont les différentes inflexions de la voix paroissent d'accord avec leurs gestes, & qui chargés de mille brinborions, souvent parés de mouches, de rouge & de bouquets, peuvent faire assaut de charmes avec les femmes les plus coquettes : tous ces Adonis étoient proscrits des Etats de Pentaphile. Quel dommage ! Je doute néanmoins qu'on y perdît beaucoup.

Mais laissons les reflexions pour passer à des choses plus intéressantes.



---

## CHAPITRE II.

### *Voyage de la Princesse Tramarine à la fontaine de Pallas.*

**D**ÈS que Tramarine fut entrée dans sa quinzième année, on lui fit sa Maison. Céliane fut nommée pour être sa première Dame d'honneur ; c'étoit une personne d'un esprit vif & brillant, &, comme je l'ai dit, parente de la Princesse du côté de la Reine Cliceria. Tramarine l'aimoit beaucoup, elle lui avoit accordé toute sa confiance ; il est vrai que personne n'en étoit plus digne, par son mérite, son zèle & son attachement.

La Reine jugeant alors la Princesse assez formée pour soutenir la neuvaine prescrite par les Loix, fit assembler son Conseil pour ordonner les bains que Tramarine ne pouvoit se dispenser de prendre à la fontaine miraculeuse ; elle voulut que ce voyage se fit avec toute la pompe & la magnificence convenables à une Princesse destinée à remplir le Trône de Castora. Quatre mille Amazones furent commandées pour escorter la jeune Princesse, & les Dames les plus qualifiées briguerent à l'envi l'honneur de l'accompagner : chacune s'empressa à lui faire la cour, n'ignorant pas qu'elle devoit régner immédiatement après avoir donné des preuves de sa fécondité ; faveur qu'elles ne doutoient pas que la Déesse ne lui accordât.

Lorsque la Princesse fut arrivée au Temple, les Prêtresses & les jeunes filles consacrées au culte de la Déesse vinrent au devant d'elle, &, après l'avoir reçue des mains de ses Dames d'honneur, elles l'introduisirent dans l'enceinte du Temple aux sons de mille instrumens. Tramarine présenta alors à la Déesse Pallas des offrandes dignes du rang qui l'attendoit ; elle fit ensuite ses prières suivant le rit accoutumé, auxquelles les filles de Pallas se joignirent par des chœurs délicieux. Lorsque toutes les cérémonies qui s'observent à la réception des Princesses furent achevées, on la conduisit à la fontaine pour y prendre les bains salutaires, ce qui fut continué pendant les neuf jours, sans qu'il fût permis à la Princesse de parler à aucune des

femmes de sa Suite, lesquelles s'étoient retirées aux environs du Temple sous des tentes qu'elles y avoient fait dresser ; les Prêtresses servirent elles-mêmes la Princesse, & ne la quitterent ni le jour ni la nuit.

Pendant la neuvaine de la Princesse, on fit défenses à toutes personnes d'approcher de la fontaine, afin d'éviter qu'elle ne fût confondue avec le vulgaire. Ce fut aussi dans la vûe de constater les faveurs que la Déesse répandroit sur elle ; ce qui fit que toutes les Amazones qui vinrent se présenter, dans l'espérance de participer aux bienfaits de la Déesse, furent obligées d'attendre le départ de Tramarine, & même aucune de ses femmes ne put profiter de l'avantage du voyage.

La neuvaine finie, la Grande-Prêtresse remit la Princesse entre les mains de Céliane, qui fut la première à lui marquer le plaisir qu'elle ressentoit d'avance sur son avènement au Trône. Ses autres femmes l'entourerent, & se placerent dans son char pour retourner à la Cour où elles arriverent à l'entrée de la nuit. La Princesse fut reçue dans la Ville aux acclamations de tout ce peuple d'Amazones ; les Gardes de la Reine étoient sous les armes, & le Palais si bien illuminé qu'on l'auroit pris pour un globe de feu. La Reine reçut Tramarine avec une joie & une magnificence qui ne se peut décrire ; des Fêtes de toute espèce furent inventées pour amuser la Princesse : mais lorsqu'on ne put plus douter des faveurs qu'elle avoit reçues de la Déesse, la joie redoubla, on fit des odes, des épîtres, des élégies & des chansons, qui toutes étoient adressées à la Princesse, afin de lui prédire les dons dont les Dieux devoient combler celle qui naîtroit des faveurs de Pallas.

Cependant on remarquoit dans toutes les actions de Tramarine une langueur & un fonds de tristesse qu'elle ne pouvoit vaincre, malgré les Fêtes toujours variées qu'on ne cessoit de lui donner ; mais on attribua cette mélancolie à son état. Lorsqu'elle fut entrée dans le neuvième mois, la Reine envoya inviter plusieurs Magiciennes, qui étoient ses amies particulières, pour être présentes à la délivrance de la Princesse.

Le Royaume de Castora est rempli de Fées & de Magiciennes, à cause des antres & des montagnes qui l'entourent ; d'ailleurs le terrain y produit en abondance toutes les plantes qui leur sont nécessaires pour la composition de leurs maléfices : on prétend même que c'est de ces climats

que Médée retiroit celles qui lui étoient les plus propres pour ses enchantemens.

Bagatelle, Pétulante, Minutie & Légère, que la Reine n'avoit point invitées, redoutant leurs sciences & plus encore leurs méchancetés, arriverent néanmoins des premières. Elles étoient chacune dans un cabriolet des plus brillants, traîné par des Hirondelles ; la Folie, habillée en Coureur, les devançoit. La Reine qui craignoit quelque maléfice de leur part, s'avança au devant d'elles, pour leur faire des excuses de ce qu'on ne les avoit point invitées des premières. Sa Majesté en rejetta la faute sur la Chancelière. Les autres étant arrivées, on les fit entrer dans l'appartement de la Princesse : Légère, Pétulante, Minutie & Bagatelle, commencèrent par s'emparer des quatre colonnes du lit, quoique cet honneur ne fût dû qu'à la Fée Bonine & aux premières Dames de la Cour. Mais ce n'étoit pas le moment de discuter leurs droits : Lucine s'étant approchée de la jeune Princesse, n'eut pas plutôt reçu l'enfant, que Pétulante & Légère s'écrièrent toutes deux à la fois, que Tramarine avoit enfreint les Loix de l'Etat. Camagnole & Bonine qui ne pouvoient le croire, prirent chacune leurs grandes lunettes pour le visiter ; mais ne pouvant dissimuler le sexe de l'enfant, la Fée Camagnole assura la Reine qu'elle se chargeroit de l'éducation de ce Prince, & qu'elle n'en fût point inquiète. Heureusement que Bonine, quoique fâchée d'avoir été prévenue par Camagnole, commença par douer ce Prince de sagesse, de science, de valeur & de prudence : les autres Magiciennes le douèrent, à leur tour, suivant leur génie ; mais elles ne purent détruire les bonnes qualités dont Bonine l'avoit doué. Cette Fée étoit la meilleure & la plus prudente de toutes les Magiciennes, jamais elle n'employoit son Art que pour faire des heureux.

Bonine remarqua la douleur de la Reine, qui paroissoit désespérée qu'un pareil accident fût arrivé à Tramarine, le regardant comme le plus sanglant affront qu'on pût faire contre son autorité. S. M. ne pouvant imaginer que la jeune Princesse eût pû seule former un tel attentat, elle fit passer Bonine dans son cabinet pour tâcher d'en découvrir les auteurs. La Fée fut d'avis qu'on prévînt d'abord les Magiciennes, seules témoins de ce malheur, afin de les engager à garder un secret qu'il seroit ensuite très-facile de cacher à toute la Cour, en déclarant simplement que la Princesse n'étoit délivrée que d'une môle : mais Pétulante, ennemie de Bonine, n'avoit averti Bagatelle,

Minutie & Légère, qui lui étoient dévouées en tout, que dans le dessein de la barrer dans toutes ses décisions. Elles déclarèrent donc qu'elles s'opposaient formellement à toutes les idées de Bonine ; que Pentaphile ayant elle-même établi de nouvelles Loix, c'étoit attaquer les fondemens de l'Etat en tolérant de pareils abus, qu'il falloit un exemple frappant, & qu'il étoit fâcheux qu'il tombât sur la Princesse qui, quoique mieux instruite que les autres avoit peut-être un peu trop compté sur l'impunité de son crime, par la grandeur de sa naissance, ce qui la rendoit encore plus coupable. Les sentimens des autres furent partagés ; mais la pluralité opina pour l'exil.

Cependant Bonine qui étoit une des plus savantes, & celle en qui la Reine avoit le plus de confiance, employa son éloquence pour combattre les raisons des Magiciennes, & conclut enfin à remettre le jugement de Tramarine jusqu'à son parfait rétablissement, puisque l'on ne pouvoit, sans une injustice criante, la condamner sans l'entendre. La Reine goûta ses raisons, & accorda deux mois de délai.

Bonine passa ensuite dans l'appartement de Tramarine, qu'elle trouva dans un assoupissement léthargique, & Lucine occupée à préparer des remèdes pour le soulagement de la Princesse. La Fée entretint Céliane, & l'instruisit du malheur qui venoit d'arriver à Tramarine, la nouvelle ne s'en étoit point encore répandue à la Cour. Céliane, surprise & désespérée, ne pouvoit comprendre par quelle fatalité les bains avoient produit sur elle un effet si contraire aux vœux de toute la Nation. Son premier mouvement fut de croire que la Déesse, par ce changement, vouloit abattre l'orgueil de quelques femmes qui s'étoient emparées du Gouvernement, pour le faire repasser entre les mains du Prince qui venoit de naître. Elle communiqua ses idées à Bonine qui les trouva très-sensées, elle se promit même de les faire valoir, lorsqu'il s'agiroit de plaider la cause de la Princesse ; mais elle n'osoit lui en parler tout le tems qu'elle fut en danger, ce qui dura plus de six semaines.

Pendant que Bonine ne s'occupoit qu'à adoucir les esprits en faveur de Tramarine, les mauvaises Magiciennes s'étoient fait un plaisir malin de publier son aventure. La Reine accablée de douleur, se trouva néanmoins fort embarrassée sur le parti qu'elle devoit prendre ; elle fit assembler un Conseil extraordinaire, mais elle ne put empêcher les Magiciennes d'y présider. Bonine soutint toujours avec feu les intérêts de Tramarine, & il fut

enfin décidé de faire arrêter toutes les personnes qui avoient accompagné la Princesse au Temple, sans distinction de rang & de qualité. Quatre Conseilleres d'Etat furent nommées pour cet examen : cet ordre inquiéta la Cour & la Ville, & chacun en raisonna suivant la portée de son génie.

Cependant le rapport des Arbitres fut à la décharge de la Princesse, tout se trouva conforme aux Loix de l'Etat. On fut ensuite faire la visite du Temple & des Prêtresses qui le déservioient, pour tâcher de découvrir s'il ne s'étoit point introduit quelque abus ; & pour que personne ne pût échapper à cet examen, des Amazones furent commandées pour entourer toutes les avenues du Temple, avec un ordre précis qu'au cas de contravention, le coupable seroit sur le champ sacrifié à la Déesse.

Pendant ces recherches, Tramarine reprenant peu-à-peu ses forces, se plaignoit souvent à Bonine & à sa chere Celiane de l'indifférence de la Reine qui ne l'avoit point visitée. Comme tout le monde fuit ceux dont la disgrâce est presque assurée, dans la crainte d'être entraîné dans leur chute ; c'est ce qui fit que toute la Cour avoit également abandonné Tramarine. Hélas ! je ne m'apperçois que trop qu'on me fuit, disoit cette malheureuse Princesse. Cependant j'ignore ce qui peut occasionner ce refroidissement ; je crois du moins qu'on n'est pas assez injuste pour m'imputer quelque chose qui puisse être contraire à ma gloire. Pourquoi me refuser jusqu'à la foible satisfaction d'embrasser ma fille ? Cette jeune Princesse doit-elle aussi partager ma disgrâce ? Céliane gémissoit intérieurement de l'erreur où étoit Tramarine, mais elle n'osoit encore lui déclarer ce qui occasionnoit les troubles dont la Cour étoit agitée ; elle étoit donc contrainte de renfermer sa douleur, afin de tâcher d'adoucir l'amertume de son cœur sans néanmoins lui donner trop d'espérance.

Les deux mois expirés, la Magicienne Bonine vint trouver Tramarine, pour l'instruire du sort qui lui étoit destiné, à moins que les raisons qu'elle pourroit alléguer pour sa défense ne fussent assez fortes pour entraîner les suffrages en sa faveur. C'est avec bien de la douleur, dit Bonine, que je me vois forcée de vous annoncer le plus grand des malheurs : mais, ma chere Tramarine, ce seroit vous perdre entierement si l'on vous les cachoit plus long-tems. En vain demandez-vous tous les jours à voir l'enfant à qui vous avez donné le jour ; cet enfant n'est plus en mon pouvoir, la Fée Camagnole s'en est emparée. Vous n'avez néanmoins rien à craindre pour ses jours,

cette Magicienne employera vainement la force de son Art, je l'ai prévenue en empêchant qu'elle ne puisse lui nuire. Mais, ma chere, il eût été beaucoup plus heureux pour votre repos & celui de l'Etat, que cet enfant fût mort avant d'avoir vu la lumiere. Comment avec l'esprit & la raison qui s'est toujours fait remarquer en vous, comment, dis-je, après avoir enfreint les Loix de cet Empire, avez-vous eu encore la témérité de vous exposer à toutes leurs rigueurs ? Vous ma chere, qui deviez être l'exemple de tout ce Royaume, faut-il que vous en deveniez le scandale par votre imprudence ? Un peu plus de confiance en moi vous eût peut-être sauvée : vous n'ignorez pas le pouvoir que j'ai sur l'esprit de la Reine, je l'aurois empêchée de convoquer l'Assemblée des Magiciennes ; restée seule auprès de vous avec Lucine, il nous eût été facile de déguiser le sexe de votre enfant. Que me voulez-vous dire, reprit Tramarine, en interrompant la Magicienne avec des yeux pleins de courroux ? A quoi tendent vos discours injurieux ? Avez-vous oublié qui je suis, & ce que l'on doit à mon rang ? Moi, enfreindre les Loix ! Quelle raison a-t-on de m'en accuser ? Princesse, reprit la Fée d'un ton sévère, est-ce à moi que ce discours s'adresse ? Vous ignorez sans doute jusqu'où s'étend mon pouvoir ; mais, pour vous punir de votre témérité, je me retire & vous abandonne ; d'autres que moi vous instruiront de votre sort.

Il fut heureux pour Tramarine que Céliane se trouvât présente à cette conversation. Quoi, Madame, dit-elle à Bonine ! Vous qui êtes la bonté même, auriez-vous la cruauté d'abandonner la Princesse ? Loin de vous fâcher de sa vivacité, vous devez plutôt en tirer des conséquences favorables à son innocence : convenez du moins qu'il est bien humiliant pour une jeune Princesse, dont la conduite a toujours été éclairée sous les yeux de toute la Cour, de se voir accusée injustement.

Tramarine fâchée d'avoir irrité la Fée contre elle, & jugeant, par le discours de Céliane, que l'affaire dont on l'accusoit étoit des plus graves, qu'elle auroit peut-être plus que jamais besoin du secours de la Fée, lui fit quelques excuses sur sa vivacité, en la priant de lui expliquer le crime dont on osoit la noircir ; & Bonine jugeant, à l'ignorance de la Princesse, qu'elle n'étoit point coupable, se radoucit en sa faveur & lui promit son secours, après lui avoir raconté ce qui s'étoit passé, & la résolution où l'on étoit de la bannir de la Cour.

La Princesse dont le cœur étoit pur, assura Bonine qu'elle n'avoit rien à se reprocher. Sans doute, dit-elle, que la Déesse veut éprouver ma constance : je n'en saurois douter par les songes dont j'ai été agitée dans son Temple ; il est encore vrai que la figure donc je me suis formé l'image, a toujours été depuis présente à mon esprit. En vérité ma chere Tramarine, reprit la Fée, vous me surprenez infiniment. Il faut assurément que vous ayez l'imagination bien vive : n'aurez-vous point d'autres raisons à alléguer pour votre défense ? Non, dit Tramarine suffoquée par sa douleur, je n'ai rien autre chose à y ajouter : ce n'est point l'exil qui me fait de la peine, puisqu'il me délivre d'une Cour injuste, mais la honte des indignes soupçons qu'on a répandus dans tous les esprits. Je ne compte plus que sur vous, ma chere Bonine, & sur l'attachement de Céliane ; votre amitié me tiendra lieu de toutes les grandeurs que je perds. Céliane ne put répondre que par des larmes. Qu'eût-elle dit qui pût adoucir les peines de Tramarine ? Il n'y a que le tems qui puisse effacer le souvenir des grandes douleurs ; les conseils & toutes les consolations s'affoiblissent contre les coups du sort, lorsqu'ils viennent d'être portés. La Nature a ses droits qu'elle ne veut pas perdre, jusqu'à ce que le chagrin en ait épuisé les forces : alors, par une sage dispensation, la raison reprend le dessus pour ranimer en nous les facultés de notre ame.



---

## CHAPITRE III.

### *Jugement de Tramarine.*

**L**E lendemain Tramarine fut conduite dans la Salle du Conseil, pour y être interrogée.

La Fée Bonine, qui ne la quitta plus, parla d'abord en son nom, & dit à l'Assemblée des Magiciennes, que la Princesse n'avoit point d'autre défense à alléguer, pour sa justification, que la force de l'imagination ; qu'elle proteste n'avoir jamais vu aucun des mortels proscrits par la Loi depuis son entrée dans le Royaume, si ce n'est en songe pendant sa neuvaine à la fontaine de la Déesse Pallas. Une pareille déclaration surprit infiniment la Reine & son Conseil ; ce qui fit qu'on remit la décision de l'affaire jusqu'au retour des Conseilleres chargées de la visite du Temple.

Cependant Tramarine étoit dans une perplexité insupportable, la mort lui paroissoit mille fois plus douce que de vivre accusée d'un crime dont elle ne pouvoit prouver son innocence. Pour remédier en quelque sorte à des maux si cruels, Céliane lui conseilla d'écrire au Roi son pere, pour l'instruire de l'affront qu'elle étoit sur le point d'essuyer, par un exil qui ne pouvoit être qu'injurieux pour sa gloire.

Tramarine, en suivant le conseil de Céliane, écrivit au Roi de Lydie ; mais comme toutes ses femmes étoient entièrement dévouées à la Chanceliere, ses lettres furent interceptées, & cette ennemie de la Princesse eut encore l'adresse d'y répandre un venin dont elle seule étoit capable.

Lorsque les Conseilleres furent de retour du Temple, la Reine assembla un Grand-Conseil, afin de pouvoir y examiner l'affaire de la Princesse. Toutes les Grandes de l'Etat qui avoient été députées pour faire l'examen des Prêtresses, après avoir fait leur rapport en faveur de Tramarine,

déclarerent qu'elles n'avoient rien trouvé qui ne fût exactement conforme aux Loix : on exposa ensuite les défenses de la Princesse.

Il s'étoit formé des brigues dans le Conseil, Tramarine y avoit peu d'amis, la vivacité de son esprit la faisoit redouter. La Reine affoiblie par l'âge, se mêloit peu du Gouvernement ; & celles qui tenoient les premiers emplois de l'Etat, craignoient avec raison le génie solide & pénétrant de la Princesse. Enfin, l'envie la plus cruelle des Euménides s'empara de tous les cœurs, pour poursuivre Tramarine jusques dans son exil.

Cependant plusieurs Amazones osèrent encore opiner en sa faveur ; elles insisterent même beaucoup pour qu'on fît une nouvelle Loi qui admît la force de l'imagination. Il est aisé de penser que ce furent les jeunes qui ouvrirent cet avis que la Reine goûta, penchant naturellement pour la clémence ; Cette Princesse eût été charmée qu'on lui eût fourni les moyens de sauver Tramarine ; mais la vieille Chanceliere & toutes les vieilles Doyennes de la Cour, qui avoient le plus de part au Gouvernement, s'éleverent toutes d'une commune voix contre une pareille Loi, qui étoit, à ce qu'elles prétendoient, capable de renverser l'ordre de l'Etat. D'ailleurs c'étoit vouloir anéantir absolument les vertus de la fontaine de la Déesse de Pallas, & mettre la jeunesse dans le cas de négliger le culte que l'on devoit à cette Déesse, dont on recevoit chaque jour de nouvelles faveurs ; qu'on devoit éviter avec soin tout ce qui pouvoit irriter la Déesse contre ce Royaume, dont elle s'étoit déclarée si ouvertement la protectrice, dans la crainte qu'elle ne s'en vengeât par des calamités qui ruineroient entièrement l'Etat, en ôtant aux Amazones la force de le défendre contre ses ennemis.

Je ne rapporte qu'un abrégé du discours de la Chanceliere, qui fut trouvé digne de l'éloquence de Démosthène ou de Cicéron : elle ramena enfin toutes les voix à son sentiment. Comme les moyens que la Princesse avoit employés pour sa défense avoient transpiré, les Amazones qui aimoient beaucoup Tramarine, étoient prêtes à se soulever. Déjà elles s'assembloient dans les Places ; elles vinrent même en tumulte jusqu'au Palais, pour demander la Princesse, & en même tems qu'on établît la force de l'imagination. Mais la Chanceliere, toujours plus ferme dans ses résolutions, fut d'avis de ne point céder à des peuples mutinés ; elle conseilla à sa Reine de leur faire sentir tout le poids de son indignation, en punissant sévèrement celles qui avoient contribué, par leurs discours

séditieux, à répandre le trouble dans la Ville. Les Magiciennes, dévouées à la Chanceliere, furent de son avis ; & la Reine entraînée, pour ainsi dire, par le torrent, se crut obligée de donner un Arrêt, par lequel elle déclaroit que sa volonté suprême étoit que les Loix eussent leur entier accomplissement, & que toutes ses Sujettes seroient tenues, sous les peines ci-devant énoncées, de visiter du moins une fois l'année le Temple de la Déesse Pallas, d'y prendre les bains salutaires à la population, défendant en outre à telle personne quelconque d'employer en aucune façon la force de l'imagination ; condamne en conséquence la Princesse Tramarine à être reléguée dans la Tour-des-Regrets, sera néanmoins, par adoucissement, son exil limité à vingt ans.

Un Jugement aussi rigoureux, prononcé contre une Princesse du sang de Pentaphile, fit trembler ce peuple d'Amazones, mais ne put les empêcher de murmurer contre une sévérité aussi rigoureuse. Cette Tour-des-Regrets étoit connue pour un lieu épouvantable, rempli de monstres affreux qui en défendoient l'entrée ; ainsi, malgré le pouvoir que la Fée Bonine avoit sur l'esprit de la Reine, la Chanceliere fit agir tant de brigues, qu'elle l'emporta sur elle dans cette occasion, &, sous le vain prétexte du bien de l'Etat, elle eut le secret d'éloigner de la Cour une jeune Princesse que son rang appelloit au Trône, dans la crainte que si elle y fût montée, elle ne lui eût donné aucune part au Gouvernement ; &, pour empêcher la sédition, elle fit rassembler les vieilles Troupes, & les répandit dans tous les quartiers de la Ville afin de maintenir les Peuples. Bonine se chargea d'annoncer cette triste nouvelle à la Princesse, qui la reçut avec beaucoup de constance, & marqua, dans cette occasion, que la grandeur de son ame étoit au-dessus de l'adversité ; son cœur, semblable à un rocher où les flots viennent se briser pendant la tempête, n'en fut point abattu ; elle entendit tranquillement l'Arrêt foudroyant que ses ennemies venoient de prononcer contre elle.



---

## CHAPITRE IV.

### *Départ de Tramarine pour la Tour-des-Regrets.*

**D**E toutes les femmes qui étoient au service de Tramarine, la seule Céliane resta fidelle : ce qui fit voir à cette Princesse que les démonstrations d'attachement & de dévouement qu'on avoit toujours montrées pour son service, ne pouvoient tenir contre ses disgraces ; & elle éprouva, dans cette rencontre, ce que peut l'ingratitude des personnes que le seul intérêt attache auprès des Grands. Toujours prêtes à suivre les heureux, elles vous oublient dès que la fortune vous devient contraire ; c'est pourquoi on doit porter le flambeau de la vérité au fond de la caverne, pour apprendre à discerner les motifs subtils qui se cachent & se dérobent sous ceux de la candeur, & souffler, pour ainsi dire, sur le fantôme sublime qui se présente, afin d'en écarter le monstre affreux qui masque souvent les Mortels.

Tramarine envoya Céliane vers la Reine, pour lui demander une audience particuliere ; mais elle eut encore la cruauté de la lui refuser. Tramarine, se voyant privée de l'espérance qu'elle avoit conçue de fléchir la Reine, engagea de nouveau Céliane d'y retourner, pour la supplier de ne lui point imputer une faute dont elle ne pouvoit s'avouer coupable ; de se ressouvenir qu'elle n'avoit jamais manqué à la soumission qu'elle devoit aux ordres de sa Majesté ; qu'elle se flatte qu'elle lui permettra au moins, pour adoucir son exil, d'emmener l'enfant dont la naissance venoit de causer son malheur ; que ne pouvant être élevé à la Cour de sa Majesté, sa destinée devoit lui être indifférente ; que ce seroit pour elle la plus grande consolation qu'elle pût recevoir, de pouvoir inspirer à son fils le respect & la vénération qu'elle n'avoit jamais cessé d'avoir pour les vertus & les éminentes qualités qui brilloient dans sa Majesté ; qu'elle osoit espérer de sa clémence qu'elle voudroit bien lui accorder cette dernière grace, comme une faveur dont elle seroit toute sa vie la plus reconnoissante. La Reine

répondit à Céliane que Tramarine ne devoit pas ignorer que le Prince son fils étoit au pouvoir de la Magicienne Camagnole, & qu'il étoit impossible de l'en retirer qu'il n'eût rempli sa destinée ; qu'elle pouvoit néanmoins assurer la Princesse que ce n'étoit qu'avec regret qu'elle s'étoit vûe contrainte de céder à la force de la Loi, & qu'elle lui ordonnoit de se disposer à partir le lendemain au lever de l'Aurore.

Tramarine fut sensiblement touchée d'essuyer tant de rigueurs de la part de la Reine, à qui elle étoit véritablement attachée non-seulement par les liens du sang, mais encore par ceux de la plus tendre amitié. Mais que ne peut la séduction ? Ne diroit-on pas qu'elle couvre d'un voile épais les plus brillantes lumières de la raison, & que fermant les yeux sur ce qui pourroit l'éclairer, tous ses mouvemens sont en rond comme ceux d'un cheval aveugle auquel on fait tourner la roue d'un pressoir ; elle roule dans un cercle étroit, lors qu'elle croit ranger le monde entier sous ses loix ?

La Fée Bonine vint, suivant la parole qu'elle avoit donnée à la Princesse, la prendre le lendemain pour la conduire dans son exil. Son char étoit attelé de huit Tourterelles : Tramarine & Céliane y monterent avec la Fée, & ces oiseaux fendirent aussi-tôt les airs avec une telle rapidité, que la Chanceliere qui étoit sur un balcon avec plusieurs Amazones de son parti, qui se faisoient un plaisir malin de les voir partir, les perdirent de vûe dans l'instant. Nous les laisserons se réjouir de leur triomphe pour suivre Tramarine.

Aux approches de la Tour, la Fée qui vouloit dérober l'horreur de sa vûe aux Princesses, fit élever son char au-dessus des nues, qui vint ensuite se rabattre dans une très-grande cour, où parurent douze Demoiselles vêtues de verd, qui, après avoir aidé aux Princesses à en descendre, les conduisirent dans un sallon superbe, dans lequel étoit un riche dais destiné pour la Princesse Tramarine. Alors se fit entendre une Musique dont les accords étoient délicieux. Tramarine surprise d'une pareille réception, se sentit pénétrée des nouvelles obligations qu'elle avoit à Bonine.

Le Concert fini, elle descendit de son Trône pour passer dans une autre Pièce où elle fut servie de mêts les plus délicats. La Fée, en se mettant à table entre Tramarine & Céliane, leur demanda si elles croyoient que le séjour qu'elle leur avoit préparé, fût capable d'adoucir les rigueurs de l'exil de la Princesse. Je n'ai pu m'opposer à votre destinée, ajouta Bonine ; mais

ce que je puis vous apprendre, c'est que vous êtes sous la puissance d'un grand Génie auquel tout mon pouvoir doit céder. Je vous protégerai autant que je pourrai, les Destins vous condamnent à coucher dans la Tour : mais pour adoucir la rigueur de votre sort, j'ai fait élever ce Palais à côté ; les jardins que vous voyez en dépendent, & quoique vous couchiez tous les jours dans la Tour, il vous sera facile d'en sortir au moyen d'une porte secrète que j'y ai fait ouvrir, afin que vous puissiez jouir, sans contrainte, des amusemens qu'on aura soin de vous procurer : je souhaite qu'ils puissent bannir de votre esprit cette sombre tristesse qui s'y remarque depuis long-tems. J'aurois pu vous instruire, chez la Reine de Castora, des favorables intentions que je ne cesserai d'avoir pour contribuer à votre bonheur, si je n'avois crainit que Turbulente, qui est votre plus cruelle ennemie, ne les eût prévenues par quelque noir complot qui, malgré mon secours, vous eût encore accablée de mille maux. Tramarine remercia la Fée, en l'assurant d'une reconnoissance sans bornes. Je reconnois, poursuivit la Princesse, toute l'étendue de votre pouvoir, & je m'apperçois déjà que vous avez chassé l'ennui de ce séjour ; car j'ai peine à me persuader que je sois dans cette terrible Forteresse, dont l'idée seule me faisoit horreur. Je vois au contraire que j'y suis servie en Souveraine ; & loin de regarder mon exil comme une punition, je me flatte d'y oublier auprès de vous les maux qui l'ont précédé. Je le souhaite, dit la Fée, & j'y apporterai tous mes soins : suivez-moi à-présent, sans aucune crainte, dans mon Parc où je vais vous conduire.

Tramarine & Céliane suivirent la Fée qui les fit d'abord entrer dans la Tour, & ensuite descendre par un escalier dérobé, au bas duquel étoit une porte de fer qu'elle ouvrit, & en donna la clef à Tramarine en lui recommandant de la porter toujours sur elle. Après avoir traversé les jardins de la Fée qui étoient les plus beaux du monde, elles admirerent sur-tout les Statues des Dieux & Déesses, distribuées dans un ordre admirable. Bonine les conduisit insensiblement dans une allée de citronniers & d'orangers, qui répandoient dans l'air un parfum délicieux. Tramarine trouva cet endroit si agréable qu'elle proposa à la Fée de se reposer sous un berceau qui terminoit l'allée, & d'où sortoit une fontaine qui, par son doux murmure, joint au gazouillement des oiseaux, inspiroit une douce rêverie.

Elles se placèrent au bord d'un ruisseau que formoient les eaux de la fontaine, & qui s'élargissoit à mesure qu'il s'éloignoit de sa source. Céliane naturellement gaie & badine, & qui ne cherchoit que les occasions d'amuser la Princesse, qui depuis long-tems paroissoit accablée d'une langueur qui commençoit à prendre sur son tempérament : Céliane, dis-je, proposa à Bonine de passer le reste de la journée dans cet endroit délicieux, & même d'y souper, s'il étoit possible. Mille Zéphirs parurent à l'instant agiter les arbres qui entouroient ce ruisseau, dont les eaux argentines formoient des ondes légères, qui sembloient marquer la joie qu'il avoit d'être témoin des tendres soupirs de la belle Tramarine. La nuit eut à-peine couvert le Ciel d'un sombre voile, qu'à un signal que fit la Fée, les douze Demoiselles parurent à l'instant en posant une table servie de ce qu'il y avoit de plus rare & de plus délicat. On tint table assez long-tems, & Céliane amusa beaucoup la Princesse par des propos pleins de saillies, que l'enjouement inspire aux personnes d'esprit.

Plus de six semaines s'étoient déjà passées pendant lesquelles la Fée eut soin de procurer tous les jours de nouvelles Fêtes à la Princesse, sans qu'elles pussent dissiper sa mélancolie. Céliane ne cessoit de lui en faire de tendres reproches ; mais Tramarine, gênée par la présence de ses femmes qui avoient ordre de ne la point quitter, n'y répondoit que par des soupirs.

Une affaire qui survint à la Fée, l'obligea de s'absenter pour quelque tems. Elle prévint Tramarine sur le voyage qu'elle devoit faire, & dont elle ne pouvoit se dispenser. Tramarine en fut désespérée, &, par un pressentiment du malheur qui devoit lui arriver, elle fit ce qu'elle put pour empêcher ce voyage, & pour engager Bonine à ne la point abandonner. Je ne puis absolument, dit Bonine me dispenser de me rendre à l'Assemblée des Fées, qui doit se tenir chez le redoutable Demogorgon, un des plus grands Magiciens qu'il y ait dans ce monde : votre intérêt même m'y engage ; j'abrègerai mon voyage autant que je le pourrai, ne craignez rien de la Fée Turbulente. Voici les moyens de vous garantir de ses mechancetés : tant que vous porterez sur vous cette respectueuse, elle vous mettra à couvert des pièges que Turbulente pourroit vous dresser, pourvu que vous ayez l'attention de ne jamais sortir de la Tour sans l'avoir sur vous. Rien ne vous manquera pendant mon absence, je viens de donner les ordres nécessaires pour votre sûreté & pour votre amusement ; &, outre les

douze femmes qui sont à votre service, je vous en donne encore deux autres dans lesquelles j'ai beaucoup de confiance, qui sont assez instruites dans l'Art de Féerie, pour être en état de vous garantir des dangers imprévus que la négligence des autres pourroit occasionner : souffrez seulement, belle Tramarine, qu'elles ne s'éloignent jamais de vous. Bonine embrassa ensuite la Princesse & Céliane, qui la conduisirent jusqu'à son char qui disparut dans le moment.



---

## CHAPITRE V.

### *Enlèvement de Tramarine.*

CÉLIANE, pour dissiper le chagrin que leur causoit le départ de la Fée, proposa à la Princesse de descendre dans les jardins ; & Tramarine ne voulant d'autre compagnie que Céliane, défendit à ses femmes de la suivre : mais les deux que la Fée lui avoit laissées pour veiller à sa sûreté, lui représentoient avec respect qu'ayant reçu de Bonine des ordres précis de ne la point perdre de vûe, elles ne pouvoient, sans y contrevenir, se dispenser de l'accompagner toujours ; mais que, pour ne la point gêner, elles vouloient bien ne la suivre que de loin. Tramarine, forcée d'y consentir, prit l'allée d'orangers pour gagner le berceau couvert, & se mit sur un banc de gazon parsemé de mille & mille petites fleurs, où, se livrant à toute sa mélancolie, de tristes réflexions la jetterent dans une rêverie profonde.

Céliane, voulant la distraire de cette sombre tristesse, se mit à ses pieds : Princesse, lui dit-elle, je m'étois flattée qu'en éloignant vos femmes, ce n'étoit que pour soulager vos peines en m'en confiant les motifs ; mais puisque ma Princesse ne m'estime pas assez pour m'honorer de sa confiance, je la supplie au moins d'écouter les concerts que les Rossignols lui donnent. Tramarine, les yeux fixes sur le ruisseau, fit très-peu d'attention au discours de Céliane, qui poursuivit ainsi : N'admirez-vous pas le bonheur de ces oiseaux dont les seuls plaisirs sont les Loix ? Pour moi je trouve que la Nature, en ne leur accordant que l'instinct, semble les favoriser beaucoup plus que nous. Qu'avons nous affaire de cette raison que les Dieux nous ont réservée, qui ne sert qu'à troubler nos plaisirs ? En vérité, la condition de ces petits animaux m'enchanté ; & l'état d'anéantissement où je vois ma Princesse me feroit presque désirer de leur ressembler. Que ne sommes-nous Rossignols l'une & l'autre ? Qu'ils sont heureux ! Jamais l'inquiétude ni le repentir n'empoisonnent leur félicité,

jamais de desirs qu'ils ne puissent satisfaire, & jamais leur bonheur ne leur coûte un remords. Pourquoi la Fée Bonine qui a tant de pouvoir, n'a-t-elle pas celui de nous métamorphoser ainsi ? Du moins, par mes chants & la vivacité de mes caresses, je pourrois amuser ma Princesse & peut-être lui plaire.

Céliane s'apercevant que rien ne pouvoit distraire Tramarine, prit enfin un ton plus sérieux. Elle avoit l'éloquence de la figure, elle reprit celle du sentiment, & parvint à toucher le cœur de la Princesse qui se détermina à lui confier son secret. Hélas, ma Céliane, lui dit-elle en soupirant ! Tous tes discours, loin d'adoucir mes peines, ne servent qu'à les renouveler. Faut-il que nous passions ainsi les plus beaux de nos jours ? Il est tems, ajouta Tramarine, que je t'ouvre mon cœur toujours obsédée par mes femmes, je n'en ai pu trouver le moment. Je ne te rappellerai point mon enfance, tu te souviens assez des honneurs auxquels il sembloit que le Ciel m'avoit destinée ; cependant tu vois, ma Céliane, que tout se réduit à passer ma vie dans une solitude, &, malgré ton amitié & les attentions de la Fée Bonine, je ne puis résister à l'ennui qui m'accable. Ces jardins dont la beauté te ravit & t'enchant, les eaux de ce ruisseau dont tu admires le crystal, redoublent à chaque instant ma peine ; &, par une fatalité que je ne puis vaincre, je ne puis non plus m'en éloigner. Cela te paroît sans doute un problème ; mais lorsque tu seras instruite de mes maux, tu n'en seras plus surprise. Rappelle-toi, ma chère, le voyage que je fis à la fontaine de Pallas : tu sçais que, pendant ma neuvaine, je restai renfermée dans l'enceinte du Temple, où je fus servie par les Prêtresses consacrées au culte de la Déesse ; grace qui ne s'accorde qu'aux femmes de mon rang : mais toute la Cour ignore ce qui m'y est arrivé. Ce n'est qu'à ton zèle & à ton amitié que je vais confier un secret, qui trouble depuis si long-tems le repos de mes jours,

Apprends donc que lorsque j'eus fait mes prières à la Déesse, & lui eus présenté mes offrandes, les Prêtresses me conduisirent à la fontaine, où, après m'avoir déshabillée & fait entrer dans le bain, elles s'éloignèrent par respect pour me laisser en liberté. Lorsque je fus seule, je sentis les eaux se soulever, un léger mouvement les agita, & un jeune homme, tel qu'on nous dépeint l'Amour se présente à mes yeux. Timide à son aspect, je frissonne de crainte ; mais s'approchant de moi avec un regard majestueux & tendre, il me prend la main, me serre dans ses bras. Hélas, qu'il étoit séduisant ! Je

ne puis, ma Céliane, te peindre le trouble qu'il fit naître dans mon ame. Son premier coup d'œil y a gravé pour jamais la passion la plus vive ; je ne connois de crime que celui d'avoir pu lui déplaire, & tous mes malheurs ne viennent que de celui de l'avoir perdu : c'est en vain que je le cherche tous les jours au fond des eaux. Mais que dis-je ? ma Céliane ! ma passion m'égare, je ne puis y penser sans trouble. Je te parlois de celui qu'il avoit répandu dans tous mes sens qui m'empêcha de fuir : mes regards attachés sur un objet aussi séduisant, sembloient encore m'ôter la force de me défendre de ses caresses, lorsque les Prêtresses, en se rapprochant, le firent disparaître, & je remarquai qu'en s'éloignant il mit un doigt sur sa bouche, sans doute pour me faire entendre de ne point révéler ce qui venoit de m'arriver. Le lendemain, à-peine fûs-je entrée dans le bain, que le même mouvement qui s'étoit fait sentir la veille, m'annonça l'arrivée de mon Vainqueur. Il s'approcha de moi, me tint des discours tendres & passionnés. Animée par sa présence, je ne sçais, ma chere, ce que je lui répondis qui parut le transporter de plaisir ; car me serrant tout à coup dans ses bras, l'éclat qui sortit de ses yeux se communiquant dans mes veines, je me sentis embrasée d'un feu dévorant : je voulus fuir, mes forces m'abandonnerent ; mais, dans le trouble qui m'agitoit, je crus m'appercevoir qu'il vouloit m'entraîner avec lui. Déjà les eaux se gonfloient, & je me sentis prête à périr. Saisie de frayeur, un cri perçant m'échappe qui attira les Prêtresses ; mais, malgré le saisissement où j'étois, je ne pûs m'empêcher de regarder encore ce que deviendrait mon Vainqueur. Je le vis s'enfoncer sous les eaux, & j'entendis distinctement une voix qui me dit que ma vie & mon bonheur dépendroient de ma conduite, & que la félicité du Prince avec lequel je venois de m'unir, étoit attachée au silence que je devois garder. Je compris alors la faute que j'avois faite.

Hélas, ma chere ! il n'étoit plus en mon pouvoir de la réparer. Tremblante & désespérée, je tombai évanouie dans les bras d'une Prêtresse qui s'étoit avancée pour me secourir & apprendre le sujet de ma frayeur. Je n'eus garde de lui en confier le motif ; je lui dis seulement que la rapidité des eaux m'avoit effrayée : ce qui lui fit prendre la résolution de faire entrer avec moi dans le bain une des filles destinées au culte de la Déesse. J'avoue que je fûs fâchée de cette résolution, prévoyant qu'elle alloit me priver de la vûe de mon cher Prince. Je ne me trompai pas, le reste de ma neuvaine se

passa sans que je le vis : depuis ce jour il est toujours présent à mon esprit, c'est en vain que je le cherche. Mais, malgré mon peu d'espoir, je ne me plais qu'au bord des eaux qui ne font néanmoins que nourrir mes peines, sans que l'ingrat qui les cause & qui peut-être en est témoin, daigne seulement en avoir pitié.

En vérité Madame, reprit Céliane, votre aventure est des plus surprenantes. Vous me permettrez de vous blâmer d'avoir négligé d'employer ces raisons qui sont plus que suffisantes pour vous justifier. Il est très-certain que la Reine Pentaphile n'auroit pu se refuser à leur évidence ; car sans doute c'est quelque Dieu marin qui a pris la forme du jeune homme qui s'est uni avec vous à la fontaine, peut-être est-ce Neptune lui-même : & je ne fais nul doute, si la Reine eût sçu toutes ces circonstances, que, loin d'ordonner votre exil elle vous eût inmanquablement placée sur le Trône qu'elle occupe ; vous auriez dû au moins consulter la Fée Bonine sur une affaire aussi délicate, & d'où dépend le repos de vos jours.

Que dis-tu ma Céliane, reprit la Princesse ? Oublies-tu le silence qui m'a été imposé ? Peut-être même qu'en ce moment j'offense mon époux en osant te confier mon secret. Hélas ! il doit me pardonner ce foible soulagement. Au reste, quand je n'aurois pas fait vœu de lui sacrifier mon repos, quelle preuve aurois-je pu donner de la vérité de mon aventure ? J'aurois risqué ma vie, & perdu tout espoir de revoir mon Prince. D'ailleurs tu n'ignores pas l'ennui que j'ai toujours eu à la Cour de Pentaphile, & cet ennui s'est beaucoup augmenté depuis mon union avec le Prince des Ondes. Qu'aurois-je pu faire à la Cour de Castora, y portant sans cesse l'image d'un Prince qui sans doute n'approuve aucune de ses Loix ? Je t'assure que j'aurois toujours vécu dans la douleur & l'amertume ; tu sçais qu'on y est gêné jusques dans sa façon de penser, sans cesse obsédé par des femmes dont la bigoterie & l'esprit faux rend le commerce insoutenable : ces femmes renonceroient plutôt à la vie qu'à leurs opinions, elles ne se plaisent qu'à creuser les sentimens des personnes qu'elles veulent noircir, rien ne manque à leurs portraits, leur scrupuleux détail découvre aisément la main qui a tenu le pinceau ; du moins, dans cette retraite, je jouirai de la douceur de me plaindre, sans craindre la critique de mes ennemies. J'en conviens, Madame, dit Céliane, mais aussi est-ce la seule liberté qui vous reste ; & ma

Princesse ne sçauroit nier que la dissipation ne soit le plus sûr remede contre le chagrin, le vôtre se nourrit & s'entretient par la solitude. Je ne connois rien de si cruel que d'être sans cesse en proie à sa douleur : permettez-moi, Madame, d'ajouter encore une réflexion sur votre divin époux. S'il étoit permis de blâmer la conduite des Dieux, j'accuserois d'injustice celui qui est l'auteur de vos peines ; car enfin, pourquoi vous a-t-il si-tôt abandonnée ? une pareille conduite me surprendroit moins de la part d'un Mortel. Il est si rare de trouver chez eux un attachement sincere, que j'ai cru jusqu'à présent que la constance étoit une vertu que les Dieux s'étoient réservée ; mais votre aventure me fait changer de sentiment, elle me fait voir que, semblables aux hommes, ils le dégoûtent de celle qu'ils ont le plus aimée, si-tôt qu'ils ont satisfait leurs desirs.

Ne blâmons point les Dieux, dit Tramarine, ils ont sans doute leurs raisons, lorsqu'ils nous font sentir les effets de leur colere. Ce n'est point à de foibles Mortels à chercher à en pénétrer les causes, & nous devons nous soumettre sans murmure à tout ce qu'il leur plaît d'ordonner sur nos destinées qui sont en leurs mains. Madame, reprit Céliane, je ne puis qu'admirer la piété de vos sentimens. Hélas, dit la Princesse en soupirant, que je suis encore loin d'avoir cette soumission aveugle qu'ils exigent de nous ! Des éclairs & le bruit du tonnerre qui se fit entendre interrompirent cette conversation, & ils reprirent le chemin de la Tour.

Tramarine, toujours tourmentée du desir de revoir le Prince son époux, se trouva fort agitée pendant la nuit. Ne pouvant jouir des douceurs du sommeil, elle proposa à Céliane de descendre dans les jardins, pour y respirer la fraîcheur d'une matinée délicieuse. L'Aurore commençoit à paroître pour annoncer le retour du Soleil ; Céliane eut à-peine le tems de passer une robe pour suivre Tramarine, qui étoit déjà dans les jardins, qu'elle traversoit à grands pas afin de gagner l'allée d'orangers : mais s'appercevant que la Princesse avoit négligé de prendre sa respectueuse, elle alloit la prier de rentrer dans la Tour, lorsqu'elle l'entendit pousser un cri perçant en retournant sur ses pas. Céliane qui ne voyoit encore personne, ne pouvoit imaginer ce qui causoit son effroi ; elle précipite sa course vers la Princesse, & tombe à la renverse en appercevant la Magicienne Turbulente qui, après s'être saisie de Tramarine, la força de monter dans sa voiture & disparut à l'instant.

La tendre & fidele Céliane se reprochant la complaisance qu'elle venoit d'avoir en suivant la Princesse, sans avoir averti ses femmes, ou du moins les deux que la Fée Bonine avoit commises pour sa garde ; cette tendre amie poussa des cris qui attirerent les Fées : mais pendant qu'elles vont accourir à son secours & partager sa douleur, nous allons suivre l'infortunée Princesse.



---

---

## CHAPITRE VI.

### *Entrée de Tramarine dans l'Empire des Ondes.*

**L**A Princesse quoiqu'accablée de ce dernier coup de la fortune, n'en parut pas moins ferme dans ses adversités. Indignée des mauvais procédés de la perfide Magicienne, elle lui demanda, avec beaucoup de fermeté, ce qui pouvoit la rendre assez hardie pour oser venir l'enlever jusques dans les jardins de Bonine, puisqu'elle ne devoit pas ignorer la protection que cette Fée lui avoit accordée. C'est cette protection qui m'offense, répondit Turbulente ; & c'est pour vous en punir l'une & l'autre, que je prétends vous faire subir la peine que mérite votre désobéissance : Bonine s'est trompée grossièrement si elle a cru m'en imposer ; mais afin que désormais elle ne cherche plus à nous surprendre, vous allez rester sous ma garde.

A cet impertinent discours, Tramarine se contenta de regarder la Magicienne avec un souverain mépris, sans daigner seulement lui répondre. Arrivée dans un antre qui touchoit à la Tour, la Magicienne ordonna à la Princesse d'ôter la robe qu'elle avoit pour se revêtir d'une espèce de sac de toile brune ; mais elle ne fit pas semblant de l'entendre, ce qui obligea Turbulente de lui servir elle-même de femme-de-chambre, & la fit ensuite descendre dans un cachot rempli de bêtes venimeuses, ne laissant auprès d'elle qu'un peu de mauvaise farine délayée dans de l'eau.

Tramarine restée seule, se livra à tout ce que la douleur a de plus amer. Plusieurs jours se passerent sans qu'elle pût fermer les yeux ; enfin, accablée de peines & d'ennuis & n'attendant plus que la mort, elle s'assoupit. Un songe agréable vint charmer ses esprits, & lui fit voir le Prince son époux, aussi tendre & aussi passionné qu'il lui avoit paru à la fontaine de Pallas, lui montrant une porte par où elle pouvoit sortir d'esclavage. Tramarine qu'un peu de repos avoit calmée, réfléchit sur la vision qu'elle venoit d'avoir, & à la lueur d'une lampe qui répandoit une

foible lumière, elle parcourut tout le caveau, & découvrit en effet une porte dont elle s'approcha avec un trouble qui se changea bientôt en une douleur affreuse, en la trouvant fermée de plusieurs cadenas. Toute sa fermeté céda à ce dernier coup de son infortune : se voyant frustrée de l'espérance qu'elle s'étoit formée, elle ne put s'empêcher de répandre des larmes, en réfléchissant sur cette suite de malheurs qui se succédoient sans interruption. Mais comme tout tarit dans la vie, & fait souvent place aux réflexions les plus utiles, la Princesse, après avoir épuisé ses larmes, se ressouvint qu'elle avoit encore la clef des jardins de Bonine. La Magicienne ayant négligé de lui ôter tout ce qu'elle avoit sur elle, alors elle se rapprocha de la porte pour essayer de l'ouvrir ; mais elle n'eut pas plutôt présenté cette clef au cadenas que la porte tomba d'elle-même & le cachot disparut, par le pouvoir que la Fée avoit attaché à cette clef.

Tramarine surprise de se trouver seule sur le bord de la Mer, excédée de peines, de fatigues & de besoins, s'avança vers les bords dans le dessein de se précipiter. Mais le Prince Verdoyant qui, du fond des eaux, examinait tous les mouvemens de Tramarine, la vit qui regardait ses Ondes en poussant de profonds soupirs : il craignit alors les effets d'un désespoir que de trop longues souffrances pouvoient avoir excité ; il avertit plusieurs Ondines de se tenir sur les bords, & d'avoir incessamment l'œil sur les actions de la Princesse, de la recevoir dans leurs bras, & de la porter dans une grotte enfoncée sous la pointe d'un rocher, où nul Mortel n'avoit encore osé se réfugier. Les Ondines obéirent au Prince Verdoyant, & se rendirent en grand nombre à l'endroit où étoit la belle Princesse, sans chercher à approfondir les desseins de leur Prince. Tramarine se croyant seule, & n'apercevant au loin aucune trace qui pût lui faire connoître que cet endroit fût habité, se livra à toute l'horreur de sa situation. Hélas ! dit-elle en soupirant, je ne m'apperçois que trop que c'est ici l'endroit que mon époux a choisi pour mettre fin à mes maux : c'est donc dans les Ondes que je vais finir ma vie ; & le dernier souhait que je forme en mourant est que ce supplice te soit au moins agréable. Oh, Neptune ! ajouta la Princesse, s'il est vrai que j'aye pu t'offenser, tu dois le pardonner à mon ignorance : n'as-tu pas assez éprouvé ma constance, & n'es-tu pas vengé par les maux que tu me fais souffrir depuis si long-tems ? Alors elle se précipita dans la Mer ;

mais les Ondines, attentives à tous ses mouvemens la reçurent dans leurs bras & la transporterent dans la grotte.

Telle est la folie de l'esprit humain : les personnes que l'infortune accable, préfèrent souvent la mort aux services qu'on leur peut rendre. Tramarine se croyant entourée de Naiïades qui la serroient dans leurs bras, laissoit aller languissamment sa tête, tantôt sur l'une & tantôt sur l'autre, en réchauffant leur sein de ses larmes. Ces belles Ondines employerent ce qu'elles purent de plus consolant pour calmer sa douleur, ensuite elles lui ôtèrent le mauvais sarrau de toile dont la méchante Fée l'avoit couverte, pour la revêtir d'une robe de gaze, d'un verd de Mer glacé d'argent, presserent ses cheveux dans leurs mains, qu'elles laisserent retomber en ondes sur son sein ; puis s'apercevant, au soulèvement des Ondes, de l'arrivée du Prince Verdoyant, elles se retirèrent par respect.

Tramarine surprise de les voir rentrer dans la Mer, s'aperçut que les flots s'agitoient extraordinairement, & vit s'élever dessus un char superbe fait en forme de coquille, traîné par huit Dauphins qui paroissoient bondir sur les Ondes. Ce char s'arrêta vis-à-vis de la grotte : alors Tramarine apperçut le jeune Prince qui faisoit depuis si long-tems l'objet de tous ses desirs, qui en descendit, entra dans la grotte, se mit à ses pieds ; & se saisissant d'une de ses mains qu'il baisa avec transport, je vous retrouve enfin, lui dit-il, belle Tramarine, & vous jure de ne vous plus abandonner. Il est tems de vous apprendre que je suis le Prince des Ondins, les Etats de mon pere sont au fond de la Mer ; comme je ne puis habiter que les eaux, je n'ai pu vous rejoindre plutôt. Soyez certaine, divine Tramarine, qu'il n'a pas dépendu de moi de vous faire éviter les maux que vous avez soufferts depuis notre union à la fontaine de Pallas ; forcé pour-lors de vous abandonner, j'ai partagé vos ennuis sans pouvoir les abréger. Comme il ne nous est pas permis de nous unir à une Mortelle, j'ai essuyé bien des contradictions avant de pouvoir déterminer nos Peuples à consentir de vous accorder l'immortalité ; & ce n'est qu'en éprouvant votre constance & votre discrétion qu'on vient enfin de m'accorder cette faveur. Le Roi mon pere a exigé qu'on vous fit passer par les épreuves les plus humiliantes ; il est satisfait de la fermeté que vous avez montrée dans les différentes occasions que la jalousie des Amazones leur a fait exercer sur vous. Me pardonnez-vous, mon adorable Princesse, les maux que mon amour vous a fait

souffrir ; mais vous baissez les yeux & ne répondez rien : est-ce à la crainte ou à l'amour que vous donnez ce soupir ? Seriez-vous fâchée de vous unir à un Génie ? Peut-être, ajouta le Prince Verdoyant, que le séjour de mon Empire vous effraye ; il est vrai que jusqu'à présent aucun Mortel n'y est descendu sans y perdre la vie : mais, Princesse, rassurez-vous, je viens d'obtenir du Roi mon pere, de qui le pouvoir s'étend sur tous les Ondins, qu'en faveur d'une passion que je n'ai pu vaincre, vous soyez admise à l'immortalité, & reçue dans son Empire en qualité de Princesse des Ondins.

Tramarine étoit encore toute émue de la dernière aventure qui venoit de lui arriver ; la joie, la crainte & la honte, ces divers mouvemens agitoient tour-à-tour son ame, & lui ôterent la force de répondre au Prince, qui continua ainsi : cependant, belle Tramarine, quoique tout soit prêt pour vous recevoir, & que je sois sûr des sentimens favorables que vous m'avez conservés, du moins jusqu'au moment que vous en fîtes la confidence à Céliane, ne rougissez point, ma Princesse, d'avoir fait l'aveu d'un feu légitime ; j'étois présent à vos yeux dans cet instant, & du fond de ce ruisseau, formé exprès pour vous renouveler le souvenir des nœuds que l'amour devoit serrer, j'y admirois votre candeur, la piété de vos sentimens, & je fus prêt vingt fois de me montrer : mais outre que la présence de Céliane y mettoit obstacle, c'est que je n'avois point encore obtenu de mon pere la place que je me propose de vous faire occuper ; cependant je ne puis absolument être heureux si vous montrez toujours de la répugnance à vous unir pour jamais à mon fort.

Tramarine surprise & flattée en même tems du discours du Génie, mais ne pouvant se persuader qu'elle pût vivre au fond des eaux, répondit enfin au Prince en le regardant d'un air qui exprimoit en même tems son amour & sa crainte. Pardonnez, Seigneur, si j'ai peine à vous croire ; je ne doute point de l'étendue de votre pouvoir, & c'est ce qui me fait douter qu'un aussi grand Prince veuille bien s'abaisser jusqu'à s'unir à une foible Mortelle, & qu'il la préfère aux belles Ondines dont son Empire est rempli. Je n'ignore pas les Loix des Génies ; je sçais que lorsqu'ils se sont choisi une compagne, il ne leur est plus permis d'en changer, à moins que cette Loi n'ait une exception pour les femmes de mon espèce ; ce qui me rendroit la plus malheureuse de toutes les créatures, puisque j'aurois perdu par l'immortalité la seule ressource à laquelle les malheureux ont recours dans

l'excès de leurs maux, & je me verrois obligée de traîner une vie qui me deviendrait insupportable si vous cessiez de m'aimer, ne pouvant plus mourir de la douleur d'avoir perdu le cœur d'un Prince qui seul peut m'attacher à la vie.

Le Prince Verdoyant, transporté d'un aveu si tendre, employa les raisons les plus convaincantes pour rassurer la Princesse, lui donna mille louanges, & prit autant de baisers. Ne craignez rien, divine Tramarine, disoit le Génie : je vous jure sur ce cœur qui n'a jamais aimé que vous, & par cette vaste étendue des Ondes, que désormais aucune Ondine ne partagera ma tendresse : je jure encore de vous venger des affronts que vous a fait essuyer Pentaphile par ses soupçons injurieux ; j'abaisserai son orgueil en soumettant son Royaume au Prince qui vous doit le jour, & je punirai le Roi de Lydie de l'injustice qu'il vous a faite en vous éloignant de sa Cour. Arrêtez, cher Prince, dit Tramarine, songez que c'est du Roi mon pere dont vous voulez jurer la perte. Loin de me plaindre de son injustice, ne dois-je pas au contraire bénir le jour où il me bannit de sa présence ; & n'est-ce pas à cet exil auquel je dois le bonheur de m'être unie à vous pour jamais ? D'ailleurs, trompé par les Oracles, il a cru sans doute mon éloignement nécessaire au repos de ses Peuples. Que de raisons pour oser vous demander sa grace ! je me flatte de l'obtenir au nom de cet amour que vous venez de me jurer. Je ne puis rien vous refuser, dit Verdoyant, & vois avec plaisir que la générosité de votre cœur se manifeste dans toutes vos actions ; je ne puis cependant révoquer ce que j'ai prononcé contre le Roi de Lydie, mais j'adoucirai, en votre faveur, la rigueur de son sort. Allons, chere Tramarine ajouta le Génie, il est tems de descendre chez les Ondins, afin de leur présenter une Princesse aussi digne de régner dans tous les cœurs par ses vertus que par la pureté de ses sentimens.

A ces mots, Tramarine ne fut pas maîtresse de cacher son saisissement, à la vûe d'un élément qu'elle avoit toujours regardé comme très-dangereux ; & quoique, deux heures avant, son désespoir l'eût poussée à se précipiter, ce qui venoit de lui arriver depuis, avoit ramené en elle ce goût qu'on a pour la vie, lorsque l'on peut se flatter de la passer dans un bonheur toujours durable.

Cette jeune Princesse, à la vûe du danger qu'elle croyoit courir, tomba évanouie dans les bras du Génie qui, sans s'étonner de sa foiblesse, dernière

marque de son humanité, lui fit prendre plusieurs gouttes d'élixir élémentaire, qui eurent la vertu non-seulement de rappeler ses sens & de la fortifier, mais encore de lui ôter ces craintes puériles attachées au sort des Mortels. Alors Tramarine reprenant ses esprits, semblable à une rose qui, frappée des rayons brillans du Soleil, renaît à la fraîcheur d'une belle nuit, & qui, étendant ses feuilles à une rosée vivifiante, se relève sur sa tige, & semble saluer l'Aurore bienfaisante qui la fait renaître, le cœur de cette jeune Princesse s'ouvre aux doux transports de la joie, cette joie ranime ses sens affoiblis, ses yeux éteints se rouvrent à la lumière, & brillent du feu du plaisir. Que je suis honteuse de ma foiblesse ! dit-elle au Génie avec un regard tendre & animé : mais qui vient tout-à-coup de dissiper mes frayeurs ? Cher Prince, vous pouvez désormais ordonner, je suis prête à vous suivre : alors elle lui présenta la main avec le sourire de l'Amour.

Verdoyant la conduisit dans son char, & les Dauphins qui semblent charmés d'enlever une si belle Princesse, caracolent sur les eaux, se plongent en précipitant leur course, & arrivent en peu d'heures dans la Ville capitale des Ondins, où le Roi faisoit son séjour ordinaire. Pour entrer dans le Palais, ils traversèrent plusieurs grandes cours dont les pavés sont d'émeraudes, & entrèrent sous une arcade soutenue par vingt-quatre colonnes de glaces. Là, étoient rangés plusieurs Officiers de la Couronne, qui haranguèrent la Princesse au nom de tout l'Etat. Il n'y eut point à son entrée d'artillerie ; les Ondins quoiqu'ils la connoissent parfaitement, n'en font aucun usage.

On conduisit d'abord Tramarine, avec un très-nombreux cortège, dans une grande galerie ornée de tableaux en camaïeux, des plus beaux verres qu'il soit possible d'unir ensemble ; les bordures en étoient de diamans de différentes couleurs, dont l'assortiment formoit un coup d'œil admirable. Au bout de cette galerie, étoit un Trône formé d'un seul diamant, qu'on auroit pû prendre pour le char du Soleil lorsqu'il paroît dans tout son éclat : il est certain que si Tramarine n'eût pas déjà participé à la divinité de son époux, elle n'eût jamais pû en soutenir l'éclat.

Sur ce Trône étoit assis le Roi des Ondins, qui tenoit dans sa main un trident, seul ornement de sa grandeur. A droite, étoient les premiers Officiers de la Couronne ; & à gauche, les belles Ondines qui faisoient l'ornement de cette Cour. Le Génie Verdoyant s'étant approché du Trône

avec la Princesse Tramarine, la présenta à sa Majesté Ondine, en la suppliant de lui accorder toutes les faveurs qu'elle s'étoit acquises par ses vertus, son mérite & ses souffrances.

Cette jeune Princesse, élevée dans la Mythologie des Payens, ne connoissoit point d'autre Religion, ni d'autres principes que ceux qu'elle avoit reçus. Persuadée qu'elle étoit en présence de Neptune, elle lui adressa ce discours : Grand Dieu ! Souverain des Ondes, dont l'empire commande à tout l'Univers... Arrêtez, Princesse, dit le Roi en l'interrompant au milieu de sa période, je ne suis point un Dieu ; il est vrai que je jouis de l'immortalité, mais je tiens toute ma puissance d'une seule Divinité que nous adorons tous, & qui est celle qui a formé tout ce qui est dans l'Univers ; c'est par sa toute-puissance que nous régignons sur les Ondes. Puis s'adressant à son fils, d'une voix qui fit trembler les voûtes de son Palais, & qui, en gonflant tout l'Océan, annonça une furieuse tempête : Comment, Prince, avez-vous osé me surprendre, en faisant choix d'une Payenne pour la faire participer à l'immortalité par une union qui ne se peut plus rompre ?

Le Prince Verdoyant qui s'aperçut que Tramarine étoit interdite & tremblante, n'osant plus lever les yeux, dit au Roi des Ondins pour apaiser sa colere : Seigneur, vous n'ignorez pas que l'Amour est un sentiment qui naît malgré nous & qui se nourrit par l'espérance. Cette passion étend sa domination sur tout ce qui respire dans ce vaste Univers, son choix naît souvent du premier coup d'œil ; l'Amour n'examine rien & ne met aucune différence entre le cœur d'une Payenne & celui d'un Génie, tous deux brûlant d'un même feu ne cherchent qu'à le nourrir. Il est vrai que je n'ai point examiné la croyance de la Princesse Tramarine ; ses malheurs m'ont touché, ses vertus, ses graces, ses talens & sa beauté m'ont charmé, & je l'ai jugée digne d'un sort plus heureux. C'est par cette rais son que j'ai cherché tous les moyens pour l'affranchir du joug de la mort : mais, Seigneur, je puis vous répondre de sa docilité à écouter les instructions que vous voudrez bien lui faire donner, & qu'elle se soumettra sans murmure à toutes vos volontés.

Tramarine, après avoir confirmé les paroles que le Prince Verdoyant venoit de donner à sa Majesté Ondine, ajouta qu'elle promettoit de se conformer à tout ce que l'on voudroit exiger d'elle, persuadée qu'un Génie

aussi éclairé ne chercheroit point à la surprendre. Le Roi parut content de sa réponse, & ordonna qu'elle fût conduite dans l'appartement qui lui étoit destiné.

---

---

## CHAPITRE VII.

*Tramarine est conduite dans Sallon des merveilles.*

**L**E Génie Verdoyant accompagna Tramarine dans un pavillon de crystal, éclairé par des escarboucles qui paroissoient autant de Soleils. Une des faces de ce pavillon donnoit sur un parterre, émaillé de mille sortes de fleurs inconnues sur la terre, & qui répandoient dans l'air un parfum délicieux. Un concert d'un goût nouveau se fit entendre ; on y chanta les louanges du Génie Verdoyant & celles de la Princesse Tramarine : ce concert fini, elle fut conduite dans un Sallon de glaces magiques qui avoient la vertu de représenter tout ce qui se passoit dans le monde.

La Princesse, surprise de cette merveille, dit au Génie qu'elle seroit bien aise d'apprendre ce qui étoit arrivé à Céliane, depuis que la méchante Turbulente les avoit si cruellement séparées. Fixez votre attention sur les glaces, dit le Prince, & vos desirs seront remplis à l'instant. Tramarine regarde dans une de ces glaces, qui lui représente d'abord les jardins de la Fée Bonine : Céliane y paroissoit évanouie, & les femmes, commises pour garder la Princesse, s'empressoient pour la secourir ; leur trouble & leur inquiétude paroissoient dans leurs yeux. Revenue de cette foiblesse, elle la vit leur raconter son malheur ; son discours étoit interrompu par des sanglots, ses larmes couloient en abondance, & il sembloit que ses mêmes paroles se traçoient sur la glace. Toutes les femmes de la Princesse, présentes à ce récit, paroissoient au désespoir ; mais l'état déplorable où se trouvoit la malheureuse Céliane, ne leur permit pas de la gronder sur sa négligence. Elle vit arriver ensuite La Fée Bonine qui, instruite de l'enlèvement de Tramarine, entre dans son cabinet pour y consulter les grands Livres : elle fut long tems à les feuilleter avec une attention singulière ; puis, après avoir fait plusieurs figures avec la grande pentacule de Salomon, pour obliger un des Génies, Habitant de l'air, de descendre,

afin de l'instruire du sort de Tramarine, elle force enfin, par ses conjurations, le Génie Jaël de venir lui apprendre que la Princesse est unie pour jamais au Génie Verdoyant, Prince des Ondins, & qu'elle est admise au sort des Immortels. La Fée, contente d'apprendre d'aussi bonnes nouvelles, se hâte d'en faire part à Céliane, en lui donnant le choix de rester auprès d'elle, ou d'être transportée dans tel Royaume qu'elle voudroit choisir. Céliane préfère la société de Bonine à tous les autres avantages que la Fée offroit de lui faire.

Voyez à présent, dit Verdoyant, le désespoir de Turbulente, il doit vous servir de Comédie. Tramarine voit la Magicienne échevelée accourir au bruit éclatant qui frappa ses oreilles, lorsque le Génie brisa & renversa le cachot qu'elle avoit bâti par la force de ses enchantemens. Cette Mégère s'arrachoit les cheveux de désespoir, & faisoit des hurlemens semblables à ceux de Cerbere, conjurant les Furies de seconder sa rage & sa fureur, & faisant mille imprécations contre Bonine, qu'elle croyoit être celle qui avoit délivré sa captive. On la vit ensuite monter dans sa voiture qui étoit attelée de six Rats des plus monstrueux, pour aller consulter Pencanaldon. C'étoit un fameux Magicien ; mais comme elle n'étoit occupée que de sa vengeance, elle s'abandonna à la conduite de ses Rats en leur laissant la bride sur le cou, & ils la culbutèrent dans un précipice où elle & sa voiture furent fracassées, & on la vit servir de pâture aux Rats qui la conduisoient.

Tramarine dont le cœur étoit excellent, ne put voir ce spectacle sans horreur, malgré les maux qu'elle lui avoit fait souffrir. Elle se retourna vers une autre glace qui lui fit voir la Reine Pentaphile qui, après avoir sçu qu'elle étoit partie pour son exil, parut se repentir du Jugement rigoureux qu'elle avoit été, pour ainsi dire, forcée de prononcer contre la fille du Roi de Lydie. Cette Princesse fut plusieurs jours renfermée, sans vouloir permettre à personne de se présenter devant elle. Enfin, ne pouvant contenir sa douleur, elle fit venir la Chanceliere, lui fit de vifs reproches de l'avoir privée pour toujours de la vûe d'une Princesse aimable, qui devoit faire l'ornement de la Cour, & à laquelle elle se proposoit de remettre dans peu le gouvernement de l'Etat, sentant que ses forces s'affoiblissoient chaque jour. N'eût-elle pas été assez punie, ajouta Pentaphile, d'ignorer le sort du Prince son fils, sans espérance d'en apprendre jamais aucune nouvelle ? D'ailleurs le Roi de Lydie peut se repentir de l'avoir privée des droits qu'elle a à sa

Couronne : ne peut-il pas aussi me la redemander pour former quelques alliances utiles à son Royaume ? C'est contre ma volonté qu'on a prononcé son exil, & l'on n'a pas eu assez d'égard à son rang ni à sa naissance.

La Chanceliere jugeant, par les regrets de la Reine, qu'elle étoit en danger de perdre sa faveur, voulut faire un dernier effort pour conserver au moins sa place : c'est pourquoi elle répondit que pour peu que sa Majesté désirât de revoir la Princesse, il seroit très-facile de la faire revenir à la Cour ; que la Fée Bonine qui l'avoit prise sous la protection, se feroit un plaisir de la ramener ; & que l'Arrêt que sa Majesté avoit rendu serviroit de même à maintenir ses peuples dans leur devoir, & que c'étoit le seul but que son Conseil s'étoit proposé dans la condamnation qu'on avoit été forcé de prononcer, afin d'assujettir ses Sujets à l'observation des Loix que sa Majesté avoit elle-même établies. Il falloit un exemple frappant, ajouta la Chanceliere, & qui pût les intimider ; mais votre Majesté est toujours maîtresse d'accorder des graces aux personnes qu'elle juge qui en sont dignes. J'oserai seulement faire observer à votre Majesté, qu'en rappelant la Princesse dans votre Cour, après l'Arrêt fatal qu'il a été nécessaire de prononcer contre elle, il est à craindre qu'elle n'en conserve un souvenir amer, & que lorsqu'elle aura l'autorité en main, elle ne vienne à changer toute la forme du Gouvernement, en donnant entrée dans le Royaume à de nouveaux usages.

Ce discours adroit n'empêcha pas la disgrâce de la Chanceliere. Ses ennemies, jalouses du pouvoir qu'elle avoit usurpé, ne manquerent pas de profiter de ces circonstances pour achever de la noircir dans l'esprit de leur Souveraine. Plusieurs Mémoires lui furent présentés, où il étoit prouvé que la Chanceliere n'avoit animé les Magiciennes contre la Princesse, que dans la vûe de s'emparer de toute l'autorité ; les brigues qu'elle fomentoit depuis long-tems dans les Troupes, ne tendoient qu'à se faire donner l'administration du Royaume. Toutes ces accusations furent prouvées, & l'on fit encore remarquer que les principales Charges de l'Etat n'étoient plus occupées que par ses créatures.

La Reine, surprise de se voir ainsi trompée par une femme dans laquelle elle avoit mis toute sa confiance, & qu'elle avoit tout lieu de croire lui être attachée par toutes les faveurs dont elle n'avoit jamais cessé de la combler, délivra sur le champ un ordre pour qu'elle fût conduite dans l'isle de

l'Ennui, la trouvant trop coupable pour la priver de la vie. Cet ordre fut exécuté dans l'instant, & tous les trésors qu'elle avoit amassés furent confisqués au profit des Troupes.

Tramarine fut curieuse d'apprendre la situation de l'isle de l'Ennui dont elle n'avoit jamais entendu parler : les glaces lui représenterent aussi tôt un endroit marécageux, toujours rempli d'un brouillard épais, où jamais le Soleil ne fait sentir ses rayons ; une terre aride & couverte de Monstres affreux qui, par leur venin, répandent un air pestiféré : il ne croît dans cette isle que des plantes venimeuses. Ce fut dans cet horrible endroit où Tramarine vit arriver son ennemie : mais ce qu'elle ne put voir sans frémir d'horreur, ce furent ces Monstres qui, se saisissant de cette Criminelle, lui dévoroient les entrailles, l'un s'attachoit à lui ronger le cœur, d'autres attaquoient différentes parties de son corps ; &, par un prodige inoui, loin que ces cruautés lui ôtassent la vie, elle sembloit se renouveler par ces souffrances. C'est ainsi, dit le Génie Verdoyant, que tous les Criminels d'Etat, qui ont abusé de la confiance de leur Maître en vexant ses peuples, doivent souffrir pendant plusieurs siècles.

La Princesse, continuant ses observations sur le Royaume de Castora, remarqua qu'on venoit de nommer, pour occuper la place de Chanceliere, une femme d'un mérite distingué & fort attachée à ses intérêts. Dès qu'elle eût prêté le ferment de fidélité, son premier soin fut de proposer au Conseil le rappel de la Princesse, dont la vertu & le mérite supérieur étoient un sûr garant de sa bonne conduite. Elle ajouta, en s'adressant à la Reine, qu'après avoir donné un exemple de sévérité dans la personne de la Princesse Tramarine, sa Majesté ne pouvoit en donner un de sa clémence, dans aucun objet qui fût plus digne & en même tems plus agréable à ses peuples.

La Reine se rendit sans peine à ce sage conseil, &, pour favoriser celle qui le lui avoit donné, elle la nomma, afin d'annoncer elle-même à la Princesse la grace qu'elle lui faisoit en ordonnant son rappel. Un détachement de quatre mille Amazones fut commandé pour honorer le triomphe de la Princesse.

Tramarine, satisfaite d'apprendre qu'on étoit enfin forcé de rendre à sa naissance & à ses vertus la justice qui leur étoit dûe, & s'embarrassant peu des regrets que sa perte pourroit occasionner, d'ailleurs fort impatiente de voir le sort du Prince son fils, passa à une autre glace où elle vit la

Magicienne Camagnole qui après s'être emparée du jeune Prince, remonta dans son cabriolet que le caprice conduisit chez Philomendragon, un des plus grands Magiciens qu'il y eût. C'étoit un homme furieux, méchant, fourbe & sanguinaire ; il avoit instruit Camagnole dans l'Art magique, & l'on peut dire qu'elle en sçavoit presque autant que lui. Dès qu'elle fut arrivée, ils examinèrent ensemble le petit Prince ; & Philomendragon, après avoir tracé différentes figures sur une grande table d'ébene, fit une si épouvantable grimace, en les montrant à Camagnole, que Tramarine, tremblante pour son fils, détourna les yeux de dessus la glace avec un effroi terrible en regardant le Génie. Cher Prince, lui dit-elle dans le trouble qui l'agitoit, souffrirez-vous que cette abominable Magicienne dispose des jours du Prince votre fils. Rassurez-vous, chère Tramarine, il n'est pas au pouvoir du Magicien d'attenter sur les jours d'un enfant qui tient la naissance d'un Génie ; & la grimace que vous venez de lui voir faire, n'est occasionnée que par les connoissances qu'il s'est acquises, par son Art, qu'il ne pourroit jamais lui nuire. Mais, reprit Tramarine, n'est-il pas en votre pouvoir de le retirer des mains de ces deux Monstres, qui vont désormais ne s'occuper qu'à gâter l'esprit du jeune Prince, en ne lui donnant que de faux principes & une très-mauvaise éducation ?

Vos réflexions sont justes, dit Verdoyant, mais j'ai prévu à tous les inconvénients qui pourroient arriver, & veux bien vous dire, pour achever de vous tranquiliser, que déjà un Sylphe de mes amis s'est chargé de veiller sur la conduite de votre fils. Je croyois, dit Tramarine, votre pouvoir sans bornes ; apprenez-moi du moins sa destinée. Je ne puis à-présent sur ce point vous satisfaire : contentez-vous de la parole que je vous donne qu'il sera très-heureux. Tramarine insista, & le Génie, en refusant de contenter sa curiosité, l'irrita. Les femmes, ainsi que les hommes, sont naturellement curieuses ; le desir d'apprendre semble inné avec nous, & les Grands ne devroient rien ignorer par les soins qu'on se donne pour leur éducation ; les talens, les Sciences & l'humanité doivent servir à soutenir la dignité de leur rang, quoique souvent la naissance ne donne pas toujours l'esprit & le jugement : on diroit que la Nature se plaît quelquefois à dédommager ceux qu'elle a fait naître dans un état médiocre ; mais c'est assez moraliser.

Tramarine insista donc avec beaucoup de chaleur, elle employa tout ce qu'elle put imaginer de plus puissant pour vaincre la résistance du Génie ;

mais, malgré ses instances, voyant qu'il ne se rendoit point, elle prit son refus pour un pur entêtement, lui fit mille reproches, se plaignit de son peu d'amitié, dit qu'elle étoit bien malheureuse d'avoir eu tant de confiance, & des sentimens si tendres pour un Prince qui y répondoit si peu. Des pleurs & des soupirs se joignirent à ses reproches, ce qui attendrit le Génie au point qu'il fut prêt de céder à son impatience. Qu'exigez-vous de moi, reprit-il d'un air passionné ? Sçachez qu'à mon silence est attaché le bonheur du jeune Prince ; si je parle, son heureux destin est changé en des malheurs affreux.

Tramarine, persuadée que le discours du Génie ne tendoit qu'à éluder de satisfaire l'envie qu'elle avoit d'apprendre le sort de son fils, loin de céder à ses raisons redoubla ses instances. Donnez-moi du moins, ajouta la Princesse, cette marque de confiance. Que craignez-vous de mon indiscretion ? Les intérêts de mon fils ne sont-ils pas un motif assez puissant, pour renfermer au dedans de moi-même un secret qui pourroit lui nuire ? D'ailleurs, puisqu'il ne m'est plus permis d'habiter sur la Terre, ce dépôt ne peut lui être contraire.

Que ne peut l'Amour ! Son pouvoir se manifeste au Ciel, dans les Airs, sur la Terre & sous les Ondes. Le Génie alloit céder aux instances de la Princesse, lorsque le Roi des Ondins parut tout-à-coup dans le Sallon. Sa présence surprit infiniment la Princesse ; son trouble se manifesta par la rougeur dont son front se couvrit. Elle craignoit que le Roi n'eût entendu l'altercation qu'elle venoit d'avoir avec le Prince Verdoyant ; elle ignoroit encore qu'un Génie a le pouvoir de lire ce qui se passe dans le cœur d'une personne en la regardant.

Le Roi des Ondins jugeant, par ce qui venoit d'arriver sur les indiscrettes curiosités de Tramarine, qu'elle n'étoit pas assez purgée de la matiere terrestre qui l'avoit enveloppée, & que la dose d'élixir élémentaire que Verdoyant lui avoit donné, lorsqu'il la fit descendre dans l'Empire des Ondes, n'étoit pas suffisante pour son repos, ordonna de lui en faire reprendre encore un grand verre ; ce qui acheva de la rendre entierement semblable aux Ondins, en lui faisant envisager les choses qui l'avoient le plus affectée, avec une tranquillité stoïque : &, sans perdre de vûe tout ce qui l'intéressoit sur la Terre, elle n'en parla depuis qu'avec la modération convenable à une Princesse des Ondes.

Plusieurs mois se passerent après lesquels le Roi, content des vertus, des dispositions où il voyoit Tramarine, engagea le Prince des Ondins de la faire voyager par toute l'immense étendue de ses liquides Etats, afin de la faire connoître à tous ses Sujets, & l'instruire en même tems de la religion & des loix de l'Empire. Il accorda quinze ans pour son voyage, pour qu'elle pût séjourner dans les endroits les plus curieux : peut-être ce tems paroîtra-t-il long aux personnes peu instruites des usages de ce monde ; mais qu'ils apprennent que, dans les Ondes, ce tems passe comme un jour. Ce voyage que le Roi des Ondins ordonna à Tramarine, fut regardé comme un trait de sa politique. Cette Princesse étoit la premiere personne de la Terre qu'il avoit admise dans son Empire, sans subir le joug de la mort ; ce qui change entierement la façon de penser des Habitans de notre hémisphere. Ce Monarque craignit, peut-être avec raison, que, malgré la double dose d'élixir élémentaire qu'on avoit fait prendre à Tramarine, elle ne retombât encore dans ses anciennes foiblesses, sur-tout se trouvant sans cesse à portée d'admirer chaque jour les singulieres beautés renfermées dans le Sallon des merveilles ; ce fut donc afin de la fortifier dans leurs maximes & dans leurs loix que ce voyage fut ordonné.

Il est à présumer que, quoique Tramarine fût la plus parfaite de toutes les femmes, elle n'avoit pas encore acquis les vertus & les dons dont les Génies sont doués dès leur naissance ; & que, malgré les grandes dispositions qu'elle avoit pour les Sciences, ce ne fut qu'après bien des années qu'elle fut remplie de ces talens admirables qui ne sont accordés qu'aux Génies du premier ordre. Le Roi, occupé des préparatifs du voyage du Prince & de la Princesse, & voulant qu'il se fît avec toute la pompe dûe à la Majesté Ondine, ordonna que leur Suite seroit composée de dix mille Ondins & trois mille Ondines.

Peut-être pensera-t-on qu'un aussi nombreux cortége devoit faire beaucoup d'embarras dans un voyage d'aussi long cours : c'est pourquoi je dois instruire mon Lecteur que les Ondins n'en causent aucun ; comme ce sont des Génies, ils n'ont besoin d'aucunes provisions, l'air suffit à leur subsistance. Tramarine devenue immortelle, & par conséquent participante à toutes les vertus des Ondins, étoit aussi dispensée des besoins auxquels la Nature humaine a assujetti les foibles Mortels.



---

---

## CHAPITRE VIII.

### *Voyage dans l'Empire des Ondes.*

LE jour fixé pour le départ du Prince & de la Princesse, ils furent prendre congé de sa Majesté Ondine, après quoi ils monterent dans leur char que leur Suite suivit dans des voitures de nacre de perles, faites en forme de ce quilles ; ce qui devoit représenter le plus beau coup d'œil du monde pour ceux qui ont pu avoir l'avantage d'en être les témoins.

Le Génie dirigea d'abord sa route du côté du Midi ; il s'arrêta dans un endroit où se donnerent de fréquens combats, qui ne servent souvent qu'à peupler l'Empire des Ondes. Je vois, dit le Prince, que vous regardez avec surprise cette multitude de nouveaux Habitans qui jusqu'alors vous ont été inconnus. Apprenez, ma chere Tramarine, que ces gens que vous voyez arriver à tout instant, sont des personnes qui viennent de subir le sort attaché à tous les Mortels, la mort, & qu'elles ont été condamnées par le Tout-Puissant à demeurer parmi les Ondins pendant un certain nombre d'années, proportionné aux fautes qu'elles ont commises sur la Terre. Quoique je sois déjà instruit de leur conduite, je vais néanmoins en interroger quelques-uns, pour vous faire connoître jusqu'où peut aller la méchanceté des hommes qui habitent actuellement sur la Terre.

Le Génie fit en même tems approcher un homme qui paroissoit vêtu d'une façon singulière, & lui demanda pourquoi il étoit condamné à boire, pendant cent mille ans, quarante pintes par jour de thé élémentaire. Prince, dit ce misérable, quoique ma pénitence soit longue, je rends grâces au Tout-Puissant de ne me l'avoir pas donnée plus rigoureuse ; l'espérance que j'ai d'un avenir heureux m'en fait supporter sans murmure la longueur, parce que rien n'est si consolant pour un malheureux que d'être persuadé que ses peines seront un jour changées en des plaisirs purs & réels, car il semble que l'on anticipe sur son bonheur par la certitude où l'on est d'y arriver.

Voici donc mon histoire en peu de mots, pour ne point fatiguer l'attention de la Princesse qui vous accompagne.

Elevé aux premières dignités de l'Etat, par les bontés d'un grand Monarque qui m'avoit accordé toute sa confiance : loin d'employer mes talens à mériter ses bontés par ma reconnoissance, & un attachement sincere aux intérêts de mon Maître, l'élévation subite de ma fortune ne fit qu'augmenter mon orgueil. Devenu insolent par le succès de quelques entreprises, je crus pouvoir tout hasarder. Je commençai par dissiper les Finances, & je fus ensuite obligé de surcharger le Royaume de dettes onéreuses à l'Etat ; pour cacher en quelque sorte le mauvais emploi que je faisois des sommes immenses qui se levoient tous les jours sur les Peuples, je suscitai des guerres injustes qui firent perir les plus braves Officiers & les meilleurs Soldats, & répandirent la désolation dans tous les esprits. J'engageai ensuite le Prince dans de fausses démarches capables d'abaisser son pouvoir, parce qu'elles tendoient à augmenter le mien. Une conduite si opposée à la justice du Gouvernement, m'a enfin attiré la haine publique ; on a approfondi mes démarches, & le Monarque désabusé vient de me faire subir la peine dûe à mes forfaits.

Tramarine, surprise de l'ingratitude & de la mauvaise foi de ce Favori, demanda au Prince si on pouvoit se fier aux discours d'un homme accoutumé depuis si long-tems au mensonge & à l'intrigue, & s'il ne cherchoit point encore à lui en imposer. Non, chère Tramarine, dit le Génie : lorsque les Humains ont quitté ces corps qui les enveloppent & les tiennent à la Terre, (comme ceux que vous voyez ne sont que fantastiques,) il n'est plus en leur pouvoir de nous déguiser la vérité, ni de chercher à nous surprendre ; envoyés ici afin d'exécuter l'Arrêt de leur condamnation, rien ne peut diminuer la rigueur de leur sort. Dites-moi, je vous prie, si tous ces Peuples que je vois arriver en foule, & qu'on dit être morts pour la défense de leur liberté, sont condamnés aux mêmes peines ; ces gens me paroissent pleins de candeur & de bonne foi. Il est vrai, dit Verdoyant, qu'ils sont simples & sans malice ; mais ici le châtiment est proportionné aux fautes qu'on a commises, & ceux que vous voyez ne descendent sous les Ondes qu'afin de s'y purifier. Moins coupables que les autres, leurs peines sont aussi plus légères & plus courtes, & ils ne sont point obligés de boire le thé. Tramarine exigea du Génie une explication beaucoup plus étendue, à

laquelle il le prêta volontiers pour l'instruction de la Princesse : mais comme cette conversation fut très longue & peut-être un peu ennuyeuse, nous passerons à d'autres faits plus ou moins intéressans.

*Fin de la premiere Partie.*

---

---

## SECONDE PARTIE.

---

---

### CHAPITRE IX.

#### *Histoire de la grande Géante.*

APRÈS que Verdoyant eut instruit Tramarine sur les principaux articles qui devoient l'intéresser, ils continuerent leur route, & s'arrêterent sur les bords d'un Fleuve qui servoit de limites à deux Nations sujettes à de grandes révolutions. La Princesse, surprise de voir une foule de gens campés comme par bataillons, & dont les habillemens différens formoient une espèce de tableau assez singulier : que signifient ces déguisemens ? demanda Tramarine ; sans doute qu'on se prépare à jouer ici quelque Comédie, & qu'on a choisi cet endroit pour leur servir de théâtre.

Le Génie souriant de l'erreur de Tramarine, lui dit que les différens habillemens qu'elle remarquoit, ne servoient qu'à distinguer les Régimens qui composoient l'armée d'une Souveraine très-respectable par ses vertus, & qu'ils avoient autrefois servie pendant long-tems avec beaucoup de zele & d'attachement. Ces Peuples sont guidés les un par le goût de la nouveauté, d'autres par celui des richesses ; l'ambition domine ceux-là, ceux ci se laissent entraîner par faiblesse ; enfin la plus grande partie s'est liguée pour secouer l'autorité qui devoit les retenir dans le respect : mais, pour vous mettre au fait de leur dispute, il faut commencer par vous apprendre le sujet qui l'a fait naître.

Dans une des Républiques de cet empire, est née de la discorde & du mensonge une fille dont l'esprit séducteur a su gagner les principaux officiers de la Princesse régnante qui, séduite elle-même par des dehors

trompeurs, l'a fait venir à sa Cour. Personne n'a d'abord pensé à s'opposer aux progrès que cette fille faisoit dans le cœur de leur Souveraine ; mais, en grandissant peu-à-peu, elle est devenue une Géante qui s'est si bien fortifiée dans l'esprit de la Princesse, qu'elle a envahi une partie de son autorité, & malgré l'obscurité de sa naissance, elle s'est néanmoins procuré quantité d'adorateurs, lesquels, pour captiver ses bonnes graces & obtenir de ses faveurs, s'empressent chaque jour à composer des élégies, des églogues & des épîtres, qu'on lui présente en grande cérémonie : c'est par-là que se font connoître ceux qui lui sont le plus attachés. Comme elle est vaine, ambitieuse, fiere & orgueilleuse, & qu'elle captive entierement l'esprit de la Princesse, elle a eu l'adresse, pour augmenter son autorité, de changer toute la forme de l'ancien Gouvernement pour établir de nouvelles Loix ; enfin, rien ne se fait plus que par ses ordres, rien n'est si audacieux que ceux qui exécutent ses volontés, on leur voit entreprendre tous les jours les choses les plus extraordinaires, sans que personne ose s'opposer à leurs desseins : par une espèce de considération qu'on croit devoir aux titres éminens dont ils sont revêtus, c'est-là ce qui les enhardit à tout entreprendre ; mais ce qui est encore plus singulier, c'est qu'ils exécutent avec assurance ce que les autres hommes n'auroient jamais osé penser.

Les fideles Sujets de la Princesse, rebutés par toutes ces raisons, & encore plus des soumissions aveugles que la Géante veut exiger d'eux, se sont révoltés ; d'autres plus hardis attaquent personnellement la Géante, en disant que c'est une fille dont on ne connoît ni le nom, ni la naissance ; quelques-uns prétendent la faire passer pour bâtarde ; ce qui forme différens Partis dans les Etats de la Princesse, & ce qui fait que beaucoup de ses Sujets cherchent à secouer le joug de cette fille d'adoption, sur-tout depuis qu'elle a entrepris d'envahir tous les Gouvernemens, & de s'attribuer les graces qui ne pouvoient ci-devant être accordées que par la Princesse. On prétend même qu'elle n'a en vue que d'éloigner les Sujets de l'obéissance qu'ils doivent à leurs Souverains, par de nouvelles constitutions qui paroissent contradictoires & entièrement opposées à l'ancienne Morale : bien des Corybantes ont refusé de s'y soumettre, & la plûpart ont pris l'étendard de la rébellion, ce qui forme des guerres perpétuelles ; & les différentes Nations que vous voyez se rassembler ici, ne viennent que pour demander la tête de la Géante.

Dires-moi, demanda Tramarine, quelles raisons peut avoir la Princesse de vouloir s'obstiner de compromettre son autorité, en la laissant dans les mains d'une fille qui peut mettre tous ses Etats en combustion ? Ne devrait-elle pas plutôt la reléguer dans quelque isle éloignée, afin de rétablir la paix que tout Souverain doit desirer pour assurer le bonheur de ses Peuples ? Ne pourroit-on pas encore la marier à quelque Prince étranger, assez puissant & assez ferme pour la réduire à l'obéissance ? Le Grand Turc, ou le Grand Kan de Tartarie, me paroîtroit assez son fait. Il est vrai, dit Verdoyant, mais ils l'ont refusée ; cependant on vient de nommer des Plénipotentiaires pour traiter de la Paix, ils ont ordre de proposer le mariage de la Géante avec Philomeodragon qui, comme vous sçavez, est un grand Magicien & un Géant des plus monstrueux qui ait jamais paru. On espere que la Princesse pourra se rendre aux vœux de ses Peuples, & que ce mariage les délivrera de la tyrannie de cette fille, d'autant mieux que les Etats du Géant sont précisément les Antipodes de ceux de la Princesse, ce qui fait qu'on n'a pas lieu de craindre d'une pareille union. Je la crains beaucoup pour moi-même, dit Tramarine, puisque le Prince notre fils est au pouvoir de ce terrible Magicien ; & je regarde son union avec cette méchante Géante comme une surabondance de maux pour ce cher enfant. Je vous ai déjà dit, Princesse, reprit le Génie, qu'il ne pouvoit rien entreprendre contre mon fils ; mais, pour achever de vous tranquilliser, apprenez que le Sylphe qui s'est chargé de son éducation, le tient actuellement sous sa puissance. Le Prince & la Princesse furent alors interrompus par un bruit de guerre qui se fit entendre : tous les Soldats coururent se ranger sous leurs étendards, & l'on vit paroître une nuée noire de Troupes auxiliaires qui, s'avancant en désordre, se réunirent ensuite & formerent un gros bataillon quarré.

Alors on vit paroître la Géante : elle étoit semblable à une des pyramides d'Egypte. Sa tête, qui étoit triangulaire, représentoit trois visages : dans l'un, elle paroît douce & modeste, c'est celui qu'elle montre lorsqu'elle veut subjuguier de nouveaux Peuples ; l'autre, peint l'arrogance & la fierté, quand elle est parvenue à ses fins ; & son troisieme visage marque un air furieux & menaçant. Ses bras & ses jambes sont autant de serpens qui la font mouvoir. Tramarine, effrayée à la vue d'un Monstre aussi hideux, ne voulut pas rester davantage sur les bords de ce Fleuve ; c'est pourquoi on ne put sçavoir le succès de la bataille qui s'y donna.

—•••—

---

## CHAPITRE X.

### *L'accomplissement de l'Oracle.*

LE Génie, cédant au desir que Tramarine avoit de s'éloigner, la conduisit sur les Côtes de la Lydie. La Princesse, remarquant un Vieillard dont l'air majestueux sembloit inspirer le respect, se sentit fort émue. Cher Prince, dit-elle au Génie, je ne puis résister aux tendres mouvemens que je me sens pour ce vénérable Vieillard : accordez-moi, je vous prie, la satisfaction de l'entendre. Le Prince des Ondins complaisant, comme le sont tous les Génies amoureux, dit à Tramarine qu'elle étoit la maîtresse de l'interroger, & fit signe en même tems au Vieillard de s'approcher. Quoiqu'il n'ignorât point que c'étoit le Roi de Lydie, il voulut néanmoins laisser à la Princesse le plaisir d'en être instruite par lui-même. Tramarine, sentant redoubler l'intérêt qu'elle prenoit à ce Monarque, car elle ne doutoit pas qu'il n'en fût un, lui demanda avec beaucoup de douceur, & ce ton que la tendresse & l'amitié pure inspire, qui il étoit ? quelle contrée de la Terre il avoit habité avant de descendre chez les Ondins ? Je suis Ophthes, répondit le Roi, j'ai régné plus de soixante ans dans la Lydie.

A ces mots, si Tramarine n'eût pas joui des prérogatives attachées aux grands génies, qui ne peuvent jamais éprouver aucune foiblesse, elle se fût sûrement évanouie ; mais elle en fut quitte pour un petit saisissement. Ah, mon père ! s'écria la Princesse, je puis donc enfin jouir du bonheur de vous revoir ; mais n'avez-vous point à vous plaindre du destin qui me le procure ? Ma fille, reprit le Roi de Lydie, en lui marquant cette tendre émotion qu'on ressent à la vûe d'un plaisir inattendu, vous allez apprendre, par le récit de mes aventures, la fatalité de mon destin, & l'accomplissement d'un Oracle qui, jusqu'à ce moment, m'a toujours paru impénétrable.

Je sçais, poursuivit le Roi, que vous avez été instruite chez la Reine de Castora des principaux événemens qui se sont passés dans la Lydie jusqu'au tems de votre exil ; je passerai donc rapidement sur les premières années qui se sont écoulées, depuis il ne m'est rien arrivé de remarquable. Je jouissois d'une sécurité parfaite, ma Couronne étoit assurée dans ma famille par la naissance de deux Princes que les Dieux m'avoient accordés, lorsque j'appris que Pencanaldon, dont les Etats sont contigus aux miens, venoit de faire une irruption dans une de mes Provinces ; j'appris en même tems qu'il s'étoit emparé d'une des plus fortes Places de la Lydie. Surpris d'un pareil procédé, sûr qu'il n'avoit aucune plainte à me faire d'aucune part que ce pût être, n'ayant jamais eu aucun démêlé avec lui, je me hâtai donc de faire assembler mes Troupes, dans la vûe de m'opposer à la rapidité de ses nouveaux progrès ; je partis à la tête de cinquante mille hommes, tous Soldats aguerris, dans l'espoir de chasser le perfide Pencanaldon & de le châtier de son audace : mais la fortune qui jusqu'alors m'avoit toujours été favorable, me fit sentir vivement, dans cette rencontre, le peu de fonds qu'on doit faire sur cette inconstante Déesse.

Comme les désordres augmentoient chaque jour, je fus contraint de forcer ma marche pour arrêter les progrès de mon ennemi ; j'arrivai enfin à peu de distance de l'armée du traître Pencanaldon, qui m'attendoit en bon ordre pour me livrer bataille. J'étois résolu de tâcher d'éviter le combat afin de donner à mes Troupes le tems de se reposer : mais mes Soldats étant excités eux-mêmes par les bravades de l'ennemi, je ne fus plus le maître d'arrêter leur courage fougueux ; la bataille s'engagea insensiblement, elle fut des plus sanglantes. Cependant je conservai long-tems l'avantage, &, lorsque j'allois me rendre le maître du champ de bataille, par une fatalité que je ne puis comprendre, l'épouvante se mit tout-à-coup dans mon armée, mes Troupes se débandèrent, la plus grande partie prit la fuite, &, malgré mes efforts, je ne pus jamais les rallier : que vous dirai-je enfin ? ma défaite fut complète, & j'eus encore le malheur d'être fait prisonnier avec-la Reine qui m'avoit suivi dans cette expédition.

Pencanaldon, glorieux du succès de sa victoire, nous conduisit dans sa Ville capitale, en nous menant attachés à son char de triomphe comme de misérables esclaves. Il nous fit ensuite renfermer dans une Tour, bâtie sur une pointe de rocher qui paroissoit fort avancé dans la Mer : mais ce qui

augmenta ma peine & mon désespoir, c'est qu'il eut encore la cruauté de me séparer de Cliceria ; & j'appris quelques jours après, par deux Officiers commis pour ma garde, qui, me croyant endormi, causoient familièrement ensemble : ...

J'appris donc que la cause de tous les désordres qui venoient d'arriver, ne provenoit que de l'amour que le perfide Pencanaldon avoit pris pour la Reine, parce qu'il se flattoit qu'après m'avoir vaincu, il ne lui seroit pas difficile de séduire l'esprit de la Reine Cliceria, en lui proposant de partager avec elle son Royaume, & de la laisser disposer entièrement de mes Etats qu'il venoit de réunir à sa Couronne, ne faisant aucun doute qu'étant son prisonnier, il ne me forçât à la répudier lorsque je croirois ne pouvoir obtenir ma liberté qu'à ce prix. Ainsi, aveuglé par sa passion, il ne crut point trouver d'obstacle à ses mauvais desseins, il osa même les déclarer à la Reine sans aucun ménagement. Cliceria, indignée des propositions qu'il eut l'audace de lui faire de l'épouser, lorsqu'il seroit parvenu à me faire signer l'Acte qui devoit la rendre à elle-même, lui marqua avec beaucoup de fierté tout le mépris qu'elle faisoit de sentimens pareils aux siens ; & loin de vouloir achever de l'entendre, elle fut se renfermer dans son cabinet, en lui défendant de reparoître devant elle, à moins que l'honneur, la vertu & la probité, qu'il avoit bannis de son cœur, ne revinssent animer son ame, & lui inspirer des procédés & de nouveaux sentimens dignes d'être adoptés par Ophtes & par Cliceria.

Cependant l'indigne Pencanaldon employa long-tems les prieres & les plus tendres supplications, pour tâcher de séduire la Reine ; mais s'apercevant qu'elles ne faisoient qu'augmenter le mépris qu'elle avoit pour lui, il changea de conduite, en substituant les menaces les plus terribles si elle ne se rendoit à ses desirs. Toutes ces différentes attaques furent vaines : Cliceria, fortifiée par la gloire & la vertu, les soutint avec une fermeté digne de son rang.

Je fus instruit d'une partie de ses peines par une des femmes de la Reine, qui, jouissant d'un peu plus de liberté, avoit trouvé le secret de gagner un de mes Gardes, qui l'introduisoit pendant la nuit dans mon appartement. Quoique cette femme s'efforçât de diminuer une partie de l'affreuse situation dans laquelle se trouvoit Cliceria, mon esprit, toujours industrieux à me tourmenter, me la faisoit ressentir telle qu'elle étoit. Accablé de

douleur, & ne pouvant rien pour adoucir les peines d'une Princesse qui m'étoit d'autant plus chère, que j'étois très-persuadé qu'elle ne devoit ses maux qu'à l'attachement qu'elle avoit toujours eu pour moi, je ne pouvois néanmoins les adoucir. Il est peut-être sans exemple que des Sujets, que j'avois traités plutôt en pere qu'en Roi, s'intéressassent assez peu à mon sort pour n'oser former le dessein de me délivrer de ma captivité ; je ne pouvois donc qu'exhorter la Reine à souffrir constamment des peines qu'elle ne pouvoit éviter.

Pencanaldon, qui ne vouloit pas s'éloigner de la Reine, donna ordre à ses Généraux de s'emparer de toute la Lydie ; ce qu'ils exécuterent en deux campagnes, personne ne s'opposant à leurs rapides conquêtes. J'appris ces fâcheuses nouvelles, avec celles que mes Peuples s'étoient rendus, sans aucune résistance, à mon perfide Tyran ; & ce qui mit le comble à mon désespoir, fut la perte des deux jeunes Princes que j'avois laissés dans mon Palais sous la conduite de leur Gouverneur, homme dont la probité m'étoit connue. Je redoutois, avec raison, les cruautés de cet ennemi de l'humanité : mais voici le dernier coup de sa perfidie.

La Reine, qui étoit enceinte lorsqu'on nous fit prisonniers, avoit caché, avec un soin extrême, l'état où elle étoit. Célinde, celle de ses femmes dans laquelle elle avoit le plus de confiance, s'offrit à la délivrer d'une Princesse qu'elle se dispoit de soustraire aux yeux du cruel Pencanaldon, lorsqu'il entra inopinément dans l'appartement de la Reine, où, se saisissant de cette innocente victime, il l'emporta lui-même pour la donner à sa fille, nommée Argiliane, avec ordre de la faire exposer dans la forêt à la voracité des bêtes féroces. Argiliane, frémissant d'un Arrêt si inhumain, loin d'obéir aux ordres de son pere, conduisit seule la petite Princesse dans l'isle Craintive : cette isle lui avoit été donnée pour son apanage, avec le pouvoir de commander. Après avoir doué cet enfant de toutes les perfections imaginables, elle lui donna le nom de Brillante ; &, pour la soustraire aux recherches de Pencanaldon, au cas qu'il vînt à découvrir sa désobéissance, elle la déposa entre les mains de la femme d'un Berger pour la nourrir, lui recommandant sur toutes choses de ne la laisser voir à personne sous quelque prétexte que ce fût.

La Reine apprit que la Princesse Argiliane s'étoit chargée de sa fille. Elle la connoissoit pour une grande Magicienne, mais elle ignoroit que cette

Princesse ne s'appliquoit à l'étude des Sciences, sur-tout à celle de la Chiromance, que pour faire le bien, & dans la vûe d'arrêter les injustices & les cruautés de son père. Cliceria, dont les maux augmentoient chaque jour, ordonna à Célinde, femme d'un très-grand génie, d'employer tous ses soins pour parvenir jusqu'à la Princesse. Célinde, remplie de zele pour le service de sa Maîtresse, s'insinua avec beaucoup d'adresse auprès d'Argiliane ; elle eut l'art de gagner sa confiance, & lui peignit les malheurs de la Reine avec des traits si touchans qu'elle l'attendrit en sa faveur, & l'engagea enfin à s'intéresser vivement pour cette infortunée Princesse. Argiliane, dont le cœur étoit excellent, gémissoit tous les jours, sans oser le faire connoître, sur la conduire barbare du Roi son pere ; c'est pourquoi elle se détermina aisément à favoriser de tout son pouvoir une Reine opprimée, en lui procurant mille secours pour la soutenir contre les poursuites de Pencanaldon, & l'aider en même tems à supporter ses peines, sans néanmoins oser se déclarer ouvertement, dans la crainte d'irriter son père.

Depuis long-tems Pencanaldon se proposoit l'union de la Princesse sa fille avec le Prince Corydon son neveu, qui lui faisoit assidument sa cour. Mais, quoiqu'Argiliane reconnût en lui des qualités bien supérieures aux autres Princes de son sang, l'aversion qu'elle conservoit pour la dépendance lui fit toujours éloigner cette union. Dans la crainte que le Roi son pere ne voulût un jour la contraindre, elle prit la résolution de proposer au Prince le mariage de la Princesse de Lydie, qui avoit la réputation d'être une des plus belles Princesses de la Terre. Je vous connois les sentimens trop délicats, ajouta Argiliane, pour vous prévaloir du pouvoir que vous vous êtes acquis sur l'esprit de mon père. Je ne puis jamais être à vous, malgré la préférence que je vous ai toujours donnée sur vos rivaux. Si je pouvois me déterminer à faire un choix, vous seul seriez capable de le fixer ; mais la résolution que j'ai formée de passer ma vie dans l'indépendance, me détermine à vous prier de ne plus penser à notre union.

Le Prince Corydon parut anéanti par ces paroles : il ne put y répondre que par un soupir ; &, quoiqu'il n'eût jamais ressenti une grande passion pour Argiliane, l'habitude qu'il s'étoit faite de la voir, de s'entretenir souvent avec elle de Science & des intérêts de l'Etat ; peut-être aussi l'espérance d'acquérir par ce mariage un des plus beaux Royaumes du monde, toutes ces raisons réunies lui firent souffrir impatiemment le

discours de la Princesse. Il se plaignit amèrement de son indifférence, fit de tendres reproches, & employa toute l'éloquence que peut former une ambition fondée sur des espérances que le Roi nourrissoit depuis longtemps ; mais s'apercevant enfin que rien ne pouvoit toucher le cœur d'Argiliane, il se borna à la supplier de lui conserver son estime, ajoutant qu'il mettroit toujours son bonheur & sa gloire à la mériter.

Ce fut après cette conversation que la Princesse conseilla à Célinde de voir le Prince Corydon, de lui vanter les charmes de la Princesse de Lydie, qui devoit être à la Cour de Pentaphile, Reine de Castora. Je sçais, dit Argiliane, qu'elle est d'une beauté ravissante, qu'elle a toutes les vertus dignes du Trône, & que Pentaphile lui destine le sien. Vous devez ensuite l'engager à délivrer la Reine de Lydie, & lui dire que Tramarine sera le prix des services qu'il rendra à cette Princesse ; ajoutez-y de ma part les assurances de régner dans la Lydie après la mort d'Ophtes, & que je promets de l'assister de tout mon pouvoir.

La Reine me fit sçavoir cette nouvelle négociation par Célinde, à qui j'ordonnai de suivre exactement les conseils d'Argiliane. Cette femme adroite n'eut pas de peine à déterminer le Prince Corydon, qui avoit déjà entendu parler plusieurs fois de la beauté & des avantages que Tramarine s'étoit acquis sur les autres femmes ; il fut charmé de l'ouverture que Célinde lui fit d'une alliance qui pouvoit satisfaire ses desirs & remplir en même tems son ambition, puisqu'il se voyoit forcé de renoncer à celle d'Argiliane ; ces avantages, joints aux promesses qu'elle lui faisoit faire, achevèrent de le déterminer.

La Reine, charmée d'apprendre que Célinde eût si bien réussi dans sa négociation, m'envoya annoncer cette grande nouvelle. Célinde vint donc une nuit m'apprendre que Corydon s'engageoit de délivrer la Reine, & de la conduire dans les Etats de Pentaphile, aux conditions que je ratifierois le Traité que le Prince devoit faire avec la Reine Cliceria. Je devois donc m'engager par ce Traité d'accorder au Prince Corydon la Princesse Tramarine qui, par sa naissance & par la mort de ses freres, étoit devenue héritière présomptive du Royaume de Lydie : je devois encore par le même Traité le déclarer mon successeur à la Couronne, au cas que Tramarine eût disposé de sa main en faveur de quelque autre Prince. A ces conditions, le

Prince promettoit de revenir avec une puissante armée me délivrer de ma captivité, & m'aider ensuite à reconquérir mon Trône.

Vous pouvez croire que j'acceptai, sans balancer, des propositions qui, dans les circonstances où je me trouvois, me parurent fort avantageuses. Dénué de tout secours, & languissant depuis près de dix ans dans une captivité des plus cruelles, je consentis sans peine à tout ce qu'on voulut exiger de moi, & fis dire à la Reine que je lui donnois carte blanche, & la laissois maîtresse d'agir suivant les occasions qui s'offriroient, m'en rapportant entierement à sa prudence dans les différentes négociations qu'elle seroit obligée de faire, pour engager nos Alliés à lui fournir les secours nécessaires pour pouvoir rentrer dans mes Etats & en chasser les Troupes de Pencanaldon.

Lorsque les articles de notre négociation furent signés, Célinde les porta à la Princesse Argiliane, qui en fut si contente que, pour en faciliter l'entiere exécution, elle envoya à la Reine un talisman, composé des sept métaux, qui avoit la vertu de rendre invisibles les personnes qui le portoient attaché au cou : ce fut par le moyen de ce talisman, que la Reine sortit du Palais de Pencanaldon, où elle étoit détenue prisonniere depuis si long-tems.

Malgré l'empressement si naturel qu'on a de jouir de la liberté, sur-tout après une captivité aussi longue, la Reine ne voulut cependant pas sortir du château, sans marquer à la Princesse Argiliane combien elle étoit sensible à tous les témoignages de bonté & à tous les services qu'elle lui avoit rendus, & singulierement au présent qu'elle venoit de lui faire pour faciliter sa sortie, dont elle faisoit le premier usage pour la supplier de répandre ses bienfaits sur le Roi son époux, & de les étendre sur tout ce qui nous appartenoit. Argiliane le lui promit de fort bonne grace ; & ces deux Princesses, après s'être donné mille assurances réciproques d'une amitié sincere, se séparèrent remplies d'estime l'une pour l'autre.

Cliceria vint ensuite me surprendre avec Célinde, qui me dit en entrant dans mon cabinet : Je viens enfin, Seigneur, vous annoncer la délivrance de la Reine ; elle est sortie du château sans qu'aucun de ses Gardes s'en soit apperçu, & ce miracle n'est arrivé que par le secours d'Argiliane, qui a bien voulu aider au Prince à la soustraire à la puissance de son pere. J'en rends graces aux Dieux, m'écriai-je, & souhaite avec ardeur qu'ils veuillent favoriser la justice de nos droits, afin que je puisse jouir de la satisfaction de

nous voir bientôt réunis. Une partie de vos souhaits vous sont accordés à l'instant, dit Cliceria, en se précipitant dans mes bras. Saisi de joie à la vue d'une Princesse que j'ai toujours passionnément aimée, je ne pouvois comprendre ce qui avoit pû d'abord la dérober à mes yeux ; mais son talisman qu'elle me montra, en le retournant plusieurs fois, me fit admirer la vertu de ce chef-d'œuvre de l'Art.

Célinde sortit pour avertir le Prince Corydon que la Reine ne tarderoit pas à se rendre auprès de lui. Je profitai de son absence pour témoigner combien j'étois sensible à cette dernière preuve de sa tendresse, puisqu'elle risquoit, pour ainsi dire, sa vie, ou tout au moins cette liberté qu'elle venoit à-peine de recouvrer comme par une espèce de miracle. Enfin, après nous être donné mille témoignages de notre tendresse mutuelle, je lui communiquai toutes les lumières que je crus être nécessaires pour agir auprès de la Reine de Castora, & pour engager nos autres Alliés à nous aider de leurs secours. Célinde rentra pour nous avertir qu'il étoit tems de nous séparer : il fallut céder aux circonstances ; mais ce ne fut pas sans verser beaucoup de larmes.

Cliceria, accompagnée de Célinde, se rendit chez le Prince Corydon qui les attendoit ; &, tout étant préparé pour leur voyage, ils partirent au lever de l'Aurore. Ce Prince, pour éloigner les soupçons que pourroit donner son absence, avoit pris le prétexte de visiter les fortifications de l'isle Forte, appartenante à la Princesse Argiliane ; mais Pencanaldon, rebuté depuis long-tems des mépris que la Reine me cessoit de lui montrer, après avoir inutilement employé les secrets de la Magie pour la faire condescendre à ses infâmes projets, prit enfin le parti de s'absenter par le conseil d'Argiliane. Ce fut ce qui donna le tems à nos fugitives de s'éloigner ; &, aidées des secours d'Argiliane, elles arriverent en peu de jours dans le Royaume de Castora.

Pendant leur route, la Reine instruisit le Prince des Loix que Pentaphile avoit imposée sur tous les Etrangers. Corydon en parut d'abord charmé, se flattant que s'il n'avoit pas le bonheur de plaire, du moins n'auroit-il pas de rivaux à craindre : mais la joie fut bien-tôt changée en une tristesse profonde, lorsqu'il fit réflexion qu'il ne pourroit rester dans ce Royaume sans s'exposer à mille dangers. Cliceria qui s'aperçut de son chagrin, & qui ne vouloit pas être privée de ses conseils, pour les différentes

négociations qu'elle prévoyoit être obligée de faire dans les circonstances où elle se trouvoit ; & qui d'ailleurs n'étoit plus forcée de se dérober aux yeux des curieux, offrit au Prince le talisman qui la rendoit invisible. Corydon le reçut avec de si grands témoignages de reconnaissance, que la Reine fut convaincue de son attachement à ses intérêts.

Le prince muni de ce talisman, qui le mettoit à portée de se trouver partout, sans crainte d'être découvert, & par conséquent de voir à toute heure la princesse Tramarine, dont il s'étoit formé une idée des plus charmantes ; ce Prince, dis-je, pressa sa marche, donnant à peine le tems à la Reine de prendre quelque repos. Arrivé à la Cour de Castora, le Prince ne jugea pas à propos d'y paroître, quoiqu'il accompagnât la Reine Cliceria dans toutes les visites qu'elle rendit à la Reine Pentaphile.

Dans la premiere entrevue de ces deux Princesses, Pentaphile parut d'abord un peu déconcertée, lorsque la Reine Cliceria demanda des nouvelles de la Princesse Tramarine, & les raisons qui pouvoient l'avoir empêchée de se trouver à sa rencontre. La Reine de Castora ne put s'empêcher de montrer beaucoup de trouble à cette question ; mais ne pouvant se dispenser d'y satisfaire, elle lui fit le récit des aventures de Tramarine, & finit par marquer une vraie douleur de se trouver dans l'impuissance de lui en dire des nouvelles.

Cliceria qui ne comprenoit rien au récit qu'elle venoit d'entendre, ne pouvoit se persuader que la force de l'imagination pût produire des effets aussi surprenans. Elle crut donc que tout ce qu'on venoit de lui raconter, n'étoit qu'une fable inventée pour la séduire, & que Pentaphile avoit peut-être formé quelque Traité secret avec son ennemi, dont sa fille avoit été le prix : elle ne voulut cependant pas faire connoître ses doutes, & se retira dans l'appartement qu'on lui avoit destiné, pour en conférer avec le Prince Corydon, qu'elle craignoit furieusement que cette premiere disgrâce n'eût rebuté, & que, trompé dans son attente, il ne voulût abandonner son entreprise. C'est pourquoi, après s'être long-tems entretenue avec lui des aventures de Tramarine, dont il étoit à présumer qu'on n'auroit jamais aucune nouvelle, elle lui dit qu'il lui restoit encore une jeune Princesse qu'elle lui offroit pour remplir ses engagements. Il est vrai, ajouta la Reine, que j'ignore entierement son sort ; mais, comme elle est entre les mains de la Princesse Argiliane, je me flatte qu'il ne me sera pas difficile de la ravoir.

Corydon qui ne s'étoit attaché à Tramarine, que sur la réputation qu'elle s'étoit acquise d'être une des Princesses la plus accomplie qu'il y eût dans le monde, eut beaucoup moins de peine à se résoudre à l'échange qu'on lui proposoit. Cependant il persista toujours dans les conseils qu'il avoit donnés à la Reine, d'employer tous les moyens imaginables pour tâcher de découvrir le lieu que Tramarine auroit choisi pour sa retraite.

Quoique la Reine fût très-piquée de la conduite que Pentaphile avoit gardée, non-seulement dans l'affaire de Tramarine, mais encore dans celle de notre malheureuse captivité dont j'éprouvois toujours le déplorable sort ; elle dit néanmoins au Prince qu'elle ne croyoit pas qu'il fût prudent, dans les circonstances où elle se trouvoit, de chercher à aigrir la Reine de Castora, en faisant à-présent des perquisitions qui sans doute deviendroient inutiles ; que le besoin qu'elle avoit de son secours pour l'aider à reconquérir la Lydie, lui faisoit penser qu'il étoit plus convenable de dissimuler leurs sujets de plainte, jusqu'à ce que je fusse remonté sur le Trône. Ces raisons étoient trop sages pour que le Prince ne s'y rendît pas.

Mais, comme il seroit trop long de vous rapporter toutes les négociations qu'il fallut employer, afin d'engager mes Alliés de fournir les Troupes nécessaires, il suffira de vous apprendre que, malgré les efforts de Pencanaldon qui s'étoit fait haïr de tous mes Peuples par ses cruautés, la Reine rentra dans la Lydie, & je fus enfin délivré de ma captivité.

Ce ne fut qu'après ce grand événement que j'appris vos aventures. Aussi peu porté à les croire que la Reine, je fus cependant au désespoir d'y avoir contribué par ma sottise crâdulité, ou, pour mieux dire, ma sottise vanité à vouloir pénétrer dans les décrets des Dieux, en vous bannissant de ma Cour par une injustice dont j'ai été long-tems puni par mes remords. Je voulus réparer ma faute, en faisant tout ce qui étoit en mon pouvoir pour découvrir votre sort ; mais ce que j'en pus apprendre mit le comble à mon désespoir, lorsqu'on vint me dire qu'il n'étoit pas possible d'avoir aucune nouvelle de la Princesse, qu'on présuinoit s'être précipitée dans la Mer. Ce doute affreux me fit une si furieuse révolution, qu'après avoir juré la perte de la Reine Pentaphile, je tombai dans une apoplexie qui m'a en un instant conduit ici.

Je ne regrette point une vie qui n'auroit fait que prolonger des maux inévitables, en me retraçant sans cesse le souvenir de mes fautes. Je me

flatte, au contraire, que les honneurs dont vous jouissez dans cet Empire, par votre heureuse union avec le Prince des Ondins, doivent vous faire oublier toutes les peines qui les ont précédés, & que vous n'en conserverez aucun ressentiment. Tramarine assura le Roi son pere qu'il lui rendoit justice ; que, quoiqu'elle eût long-tems regretté sa présence, elle n'avoit pas lieu de se plaindre de l'Arrêt rigoureux qu'il avoit prononcé contre elle ; & que, pour lui montrer qu'elle n'en conservoit aucun souvenir, elle alloit désormais employer tout son pouvoir à lui faire rendre les honneurs dûs à son rang, & lui procurer en même tems toutes les satisfactions qu'il pourroit desirer.

Personne n'ignore que, lorsqu'on a quitté ce corps mortel, tous les rangs sont confondus, & qu'il n'y a plus de distinction parmi les ames, sur-tout dans l'Empire des Ondins. Cependant la Princesse Tramarine obtint du Génie Verdoyant, par une grâce singuliere, que le Roi son pere seroit admis à sa Cour, & qu'il y jouiroit des mêmes prérogatives des Ondins. Elle lui demanda aussi qu'il fût dispensé de boire le thé élémentaire ; mais elle ne put obtenir cette derniere faveur, pour des raisons que je n'ai point apprises, auxquelles sans doute il n'y avoit aucune replique.

Ils continuerent ensuite leur route avec le Roi Ophtes, dans le dessein de visiter toutes les parties du Monde. Tramarine réfléchissant sur les aventures du Roi son pere, qui leur avoit appris, par son récit, qu'elle avoit une jeune sœur qui devoit être encore dans l'isle Craintive, le desir de la connoître lui fit demander au Prince Verdoyant de vouloir bien diriger sa marche vers cette isle, afin de lui procurer, s'il étoit possible, la satisfaction de la voir, sans qu'il en dût coûter la vie à la jeune Princesse. Je puis aisément vous satisfaire, dit Verdoyant ; &, pour dissiper l'ennui d'une aussi longue route, je vais vous apprendre, ainsi qu'au Roi votre pere, les aventures d'une Princesse qui doit assurément vous intéresser l'un & l'autre.



---

---

## CHAPITRE XI.

### *Histoire de Brillante & de l'Amour.*

**L**A Princesse Argiliane, n'osant encore se déclarer en faveur de la Reine de Lydie, crut la servir plus utilement en affectant de se soumettre aux ordres de son pere. Elle connoissoit sa cruauté, & craignoit, avec raison, que, dans un de ces momens où les mépris de la Reine le mettoient au désespoir, il ne donnât des ordres contraires au desir qu'elle avoit de sauver la petite Princesse, étant accoutumé à se venger par de pareilles cruautés. C'est pourquoi, lorsqu'elle l'eut portée dans l'isle Craintive, elle revint à la Cour, & dit au cruel Pencanaldon que l'enfant avoit été exposé & dévoré presque aussi-tôt.

Brillante fut donc élevée comme la fille du Berger. Je passerai rapidement sur son enfance qui n'eut rien d'intéressant, parce qu'elle n'étoit pas connue pour une Princesse, dont ordinairement les moindres actions sont toujours admirées. Cependant, lorsque Brillante eut atteint sa dixieme année, Argiliane pensa qu'il étoit tems de commencer à l'instruire des avantages de sa naissance ; comme elle venoit assez souvent dans son isle, pour y donner elle-même des leçons à la jeune Princesse, qui, par sa docilité & sa douceur, s'étoit entierement acquis le cœur d'Argiliane, cette Princesse remarquoit avec plaisir la beauté & les graces touchantes de sa jeune Elève ; elle y voyoit germer ces talens que la Nature produit, & que l'éducation perfectionne ; elle admiroit sur-tout cette pudeur charmante, vrai signe de l'innocence & de la pureté du cœur.

Argiliane, pour des raisons particulieres, n'osoit encore faire paroître Brillante à la Cour de son pere ; cependant elle craignoit que cette jeune Princesse, dont le cœur lui paroissoit disposé à la tendresse, ne vînt à former quelque engagement qui pourroit par la suite troubler son repos. C'est pourquoi elle commença à l'entretenir des désordres que l'Amour causoit

dans tous les cœurs : Vous devez, ma chere Brillante, dit Argiliane dans sa derniere conversation, vous tenir toujours en garde contre les attaques des hommes qui, la plûpart, ne chercheront qu'a séduire votre cœur ; conservez cette pudeur qui est le plus précieux attribut de notre sexe, elle doit toujours être la gardienne fidele de la pureté de l'ame. Gardez-vous de sacrifier à l'Amour ce que vous avez de plus cher ; l'Amour est un Dieu inquiet, perfide, tumultueux, & qui n'a de constance que dans sa légéreté ; ce Dieu se fait un jeu cruel des malheurs & du désespoir de ceux qui suivent ses Loix ; souvent on le voit brouiller l'Amant avec l'Amante, & soulever l'ami le plus tendre contre celui qu'il aime le mieux ; les fureurs que l'Amour inspire ne reconnoissent ni le rang, ni le devoir, ni la nature ; il n'est rien de sacré pour lui, sur-tout lorsque la jalousie ou la vengeance l'animent, & ce n'est qu'en le fuyant qu'on peut éviter ces maux.

N'oubliez pas, ma chere Brillante, ajouta la Princesse, les avis que je vous donne, le tems approche où ce Dieu cherchera à vous séduire, il n'est point de forme qu'il ne sçache prendre pour y parvenir ; car, lorsqu'il a entrepris de plaire, il paroît charmant & rempli d'attraits qui ne servent qu'à subjuguier la raison : le desir & la volupté marchent sur ses pas, l'espérance l'accompagne presque toujours, & il semble ne faire son bonheur que de la félicité des Mortels. Vous ne devez pas à-présent vous y laisser surprendre, après le portrait que je vous en fais.

C'étoit par de semblables instructions qu'Argiliane s'efforçoit de faire goûter à Brillante les douceurs dont on jouit dans un état tranquille ; mais la jeunesse ne cherche que le plaisir, la solitude l'ennuie, & ce n'est que l'âge & les réflexions qui puissent lui faire goûter les conseils de la raison.

Brillante commençoit à sentir l'ennui, & son cœur lui disoit qu'il étoit des plaisirs qu'elle pouvoit goûter ; déjà elle formoit des desirs sans sçavoir sur quoi les fixer, & des soupirs échappés firent craindre à la Princesse qu'elle ne formât quelque inclination indigne du sang qui l'avoit formée : c'est pourquoi elle lui fit entendre, avant de la quitter, que le Ciel l'avoit fait naître fort au-dessus de l'état dans lequel elle étoit élevée, & lui promit de lui découvrir le mystere de sa naissance à leur premiere entrevue.

Brillante, élevée comme simple fille de Berger, fut néanmoins peu surprise des ouvertures qu'Argiliane venoit de lui faire sur sa naissance ; la noblesse de son ame l'avoit sans doute avertie qu'un sang illustre devoit

couler dans ses veines & animer toutes ses actions. L'impatience qu'elle eut d'apprendre à qui elle devoit le jour, lui fit desirer de revoir bientôt la Princesse ; &, comme si ce desir eût dû avancer son retour, elle ne manquoit plus d'aller se promener tous les jours à l'entrée d'une forêt, par où la Princesse Argiliane avoit coutume de passer pour se rendre à son Palais.

Un jour Brillante, se trouvant beaucoup plus agitée qu'à l'ordinaire, n'avoit pû prendre aucun repos pendant la nuit, ce qui lui fit devancer l'Aurore pour se rendre à l'entrée de la forêt. A-peine y fut-elle arrivée, qu'elle apperçut de loin un équipage dont l'éclat la surprit, & fixa en même tems toute son attention. C'étoit une calèche doublée de satin, & piquée avec des odeurs les plus agréables : l'impériale de cette calèche formoit un tableau qui représentoit la Déesse Vénus, couchée nonchalamment sur un lit de fleurs, la tête appuyée sur les genoux du Dieu Mars, regardant les Graces qui paroissoient occupées à former des couronnes de myrte, pour en orner la tête de ces heureux Amans ; on voyoit, au derriere de la calèche, le Berger Paris choisir Vénus entre les trois Déesses, pour lui présenter la pomme ; les côtés représentoient les différens attributs de la Déesse.

L'Amour, assis au fond de cette admirable voiture, paroissoit distraie & rêveur, la tête un peu penchée à droite sur la Modestie, regardant, avec indifférence, la Faveur qui étoit assise à sa gauche ; la Jouissance, d'un air soumis, se tenoit auprès de l'Amour, & sembloit lui demander qu'il daignât la favoriser ; les Graces étoient sur le devant, l'une tenoit le carquois & les flèches dorées de ce Dieu, & les deux autres folâtroient avec lui, ne paroissant s'occuper qu'à lui faire des niches, afin de lui rendre sa belle humeur ; l'heure du Berger servoit de Postillon, & tenoit les rênes de huit Cygnes plus blancs que la neige ; les jeux, les ris & les plaisirs, entouraient cette charmante calèche.

C'étoit l'équipage de Vénus que l'Amour avoit pris avec toute sa Suite, pour faire une partie dans sa nouvelle petite maison ; mais cette Suite ignoroit encore quelle devoir être l'Héroïne d'une Fête que l'Amour préparoit depuis long-tems : car, depuis la brûlure que lui fit Psyché par son indiscrete curiosité, on n'avoit point entendu dire que ce Dieu eût eu d'autre Maîtresse ; on dit même que, dans la douleur qu'il ressentit, il jura fort en colere, ce ne fut pas par le Styx, de ne jamais s'attacher à personne.

Mais, peut-on se fier aux sermens d'un Dieu qui met toute sa gloire à les rendre vains ?

Quoique l'Amour fût alors occupé de Brillante, & que cet appareil du Dieu, vainqueur de tout ce qui respire, ne fût préparé que pour elle ; comme il ne s'attendoit point à la voir paroître avec l'Aurore, ce Dieu ne put s'empêcher de rougir, la prenant d'abord pour sa mere. Mais il fut bientôt détrompé en la regardant : son air modeste lui donna beaucoup d'émotion, il fit arrêter son équipage lorsqu'il fut près d'elle, en descendit avec précipitation, puis s'approcha d'un air timide, n'osant presque lever les yeux sur la jeune Princesse qui n'étoit occupée qu'à admirer le brillant spectacle qui s'offroit à ses regards ; ce qui fit qu'elle ne s'aperçut pas que l'Amour étoit à ses pieds en posture de Suppliant. Un soupir qui échappa à ce Dieu, en lui prenant la main, tira Brillante de son extase ; elle rougit & voulut la retirer, mais voyant qu'il la baisoit d'un air tendre & soumis, son trouble augmenta. Levez-vous, Seigneur, lui dit-elle toute émue, que pouvez-vous attendre d'une jeune personne que le hasard a fait rencontrer dans cette Forêt ? Parlez, puis-je vous être utile à quelque chose ? Qui vous oblige de descendre de ce beau char, & de quitter les belles Dames dont il est rempli ?

C'est pour vous l'offrir, répondit l'Amour ; & ces Dames, si elles ont le bonheur de vous plaire, sont destinées pour vous servir. Souffrez donc, divine Princesse, que je mette à vos pieds mon carquois & mes flèches ; je vous jure que je vais désormais ne m'occuper que du soin de vous plaire, vous seule pouvez faire mon bonheur. Assez & trop long-tems j'ai régné sur le cœur des foibles Humains, je renonce aujourd'hui à l'empire que j'ai toujours exercé dans le monde ; venez, mon adorable Princesse, jouir du triomphe que l'Amour prépare à vos charmes. Quoi ! dit la jeune Princesse d'une voix tremblante, & le visage couvert d'un rouge de rose, est-il possible que vous soyez l'Amour ? Non, je ne le puis croire, à l'affreux portrait que l'on m'en a fait. Qu'a donc ce nom de si effrayant, reprit ce Dieu ? Oui, sans doute, je suis l'Amour, je ne cherche point à me cacher comme un séducteur, qui n'a d'autre objet que celui de tromper.

A ces mots, la Princesse fit un cri, & voulut fuir ; mais elle n'en eut pas la force, & tomba en foiblesse dans les bras de l'Amour. Ce Dieu est téméraire, il fit signe à Faveur qui accourut d'un pas léger pour secourir

Brillante ; mais la Modestie qui l'avoit devancée la fit reculer, & cette Déesse, aidée des Graces, mit tous ses soins à faire revenir la Princesse de sa foiblesse. L'Amour, qui étoit resté à ses pieds, lui demanda, d'un air passionné, ce qui pouvoit lui avoir causé un si grand effroi. Que craignez-vous de moi, disoit ce Dieu ? Regardez-moi comme un enfant qui vous adore & qui vous sera toujours soumis : mon intention ne sera jamais de vous faire du mal, écoutez Faveur, livrez-vous à ses conseils ; ce n'est, qu'en les suivant, que vous jouirez d'un bonheur parfait.

Brillante, attentive aux discours de l'Amour, n'osoit néanmoins jeter sur lui ses regards timides ; &, repassant dans sa mémoire les sages leçons qu'elle avoit reçues d'Argiliane, inquiète & rêveuse, elle leva sur la Modestie des yeux que la tendresse & le feu de l'Amour paroissoient animer, & soupira sans oser rien dire. L'Amour qui l'examinait, s'aperçut de son trouble ; il ordonna à la Modestie de se retirer, croyant qu'elle seule s'opposoit à son bonheur. Cet ordre redoubla les craintes de Brillante qui se jeta dans les bras de la Déesse : Au nom des Dieux, dit la Princesse saisie de crainte, demeurez & secourez-moi. Hélas ! que deviendrai-je si vous m'abandonnez ? L'Amour n'est qu'un trompeur qui cherche, sans doute, à me séduire ; par pitié, aidez-moi à le fuir. Qui vous a donc inspiré d'aussi mauvaises idées de l'Amour, reprit ce Dieu en colère ? Mais je puis user de mon pouvoir, afin de vous convaincre que je ne cherche point à vous tromper. Arrêtez, dit la jeune Princesse, & se saisissant de la flèche qu'il se préparait à lui décocher, elle la lança avec tant d'adresse que ce Dieu en fut percé ; mais ce coup que reçut l'Amour, loin de lui causer de la douleur, ne servit qu'à augmenter ses feux ; &, la retirant alors de son sein, encore toute brûlante de sa propre substance, il la plongea dans celui de Brillante, sans que cette jeune Princesse s'aperçût d'abord du traie qui venoit de lui être lancé.

La Modestie, qui vit la malice que l'Amour venoit de faire à Brillante, voulut au moins la favoriser de tout son pouvoir, afin de rendre leur union éternelle ; elle profita de cet instant favorable pour engager l'Amour à rappeler la Constance, qu'il avoit depuis long-tems bannie de sa présence. Ce Dieu, satisfait de son choix, y consentit sans peine ; & afin de guérir entièrement les soupçons qui pouvoient rester dans l'esprit de la Princesse, il permit encore que les Graces & la Modestie l'accompagnassent toujours,

aux conditions que Faveur se joindroit à ces Déeses. Je ne puis vivre sans elle, ajouta l'Amour, sa convention m'amuse, c'est toujours elle qui doit m'entretenir par mille petites saillies ; mais il est tems, mon adorable Maîtresse, de jouir des plaisirs qui vous sont préparés. Ce Dieu fit signe en même tems à l'Heure du Berger de s'approcher ; la Modestie qui soutenoit toujours Brillante, s'opposa aux desseins de l'Amour. Ce Dieu en parut un peu fâché ; il n'osa cependant faire paroître son dépit, afin de gagner, par cette complaisance, la confiance de la Princesse, à laquelle il présenta la main avec un sourire enchanteur.

Brillante, sans trop sçavoir ce qu'elle faisoit dans le trouble qui l'agitoit, se laissa enfin conduire par ce Dieu, qui la fit monter dans sa calèche & se plaça à côté d'elle, avec les Graces, la Modestie & la Confiance. Faveur se mit derriere eux, accompagnée d'une grande femme que Brillante n'avoit point encore apperçue ; elle demanda à l'Amour qui elle étoit, & pourquoi elle paroissoit si rêveuse ? C'est la Jouissance, dit ce Dieu, qui attend, avec inquiétude, le moment favorable de faire connoissance avec vous, pour reprendre son enjouement & sa gaieté ordinaire.

L'Amour ordonna qu'on le conduisît à sa petite maison, que l'on auroit pu prendre pour une de celles du Soleil, par l'éclat des richesses qui y brillent de toutes parts. Une troupe de Plaisirs se détacha pour annoncer l'arrivée de l'Amour & de la Princesse, qui furent reçus dans ce Palais par les Ris, les Jeux & les Plaisirs. L'Amour conduisit Brillante dans un cabinet de glaces, en ordonnant aux Graces de la mettre sur un lit de roses, que la Volupté & la Délicatesse leur avoient préparé. Jamais ces deux Favorites de l'Amour ne quittent ce cabinet ; elles sont chargées l'une & l'autre du soin de l'orner, de l'entretenir dans un air tempéré, & d'y répandre les parfums les plus exquis : les Jeux, les Ris, les Plaisirs, Faveur & Jouissance, suivirent la Princesse dans ce cabinet.

Faveur & Jouissance firent mille tendres adresses à Constance sur son heureux retour ; la gaieté ornoit toutes les actions de Jouissance, qui se flattoit, avec raison, que la réunion de sa compagne avec l'Amour, alloit enfin la faire triompher de son plus cruel ennemi. Car, avant que ce Dieu devînt sensible aux charmes de Brillante, quoique Jouissance fût presque toujours à sa suite, il arrivoit souvent par une fatalité qui la désespéroit, que, malgré les ordres que l'Amour lui donnoit de le suivre, le Dégout, cet

ennemi de son repos, l'entraînoit toujours vers un autre objet. Elle se flatta pour-lors de l'avoir vaincu ; le caractere doux & complaisant, & l'humeur toujours égale de la jeune Princesse, contribuerent beaucoup à lui faire remporter sur son ennemi la victoire la plus complexe.

Brillante, occupée de tout ce qui l'environnoit, ne s'amusa point à réfléchir ; elle oublia la Modestie qui n'étoit point entrée avec elle, l'Amour l'avoit exclue de ce cabinet, pensant éviter, par son absence, mille petites vétileries auxquelles elle étoit fort sujette : c'est pourquoi il avoit donné à l'Heure du Berger la charge d'Huissier de ce cabinet. Mais ce Dieu, malgré ses précautions, ne s'attendoit pas à trouver la Pudeur, fidele compagne de Brillante, qui, pour ne la point abandonner, s'étoit cachée sous la robe de la jeune Princesse ; &, lorsqu'il voulut s'en approcher, cette impérieuse Déesse lui déclara qu'elle ne céderoit sa place qu'au Dieu de l'Hymen. L'Amour, enflammé par cette nouvelle résistance, consentit que son frere l'Hymen vînt allumer sa torche nuptiale, pour éclairer son union avec Brillante, qu'il jura être éternelle.

L'Amour, devenu constant par son union avec Brillante, jouit à-présent d'un bonheur parfait ; & son ardeur, loin de diminuer par la présence continuelle de Faveur & de Jouissance, semble s'accroître, & les plaisirs qu'il goûte, par leurs secours, lui paroissent toujours nouveaux. Il est aisé de présumer que Brillante l'a fixé pour jamais ; c'est donc en vain qu'on le cherche à présent dans le monde, puisqu'il n'y a laissé que son ombre. Voilà, chers Tramarine, ajouta le Génie Verdoyant, l'heureux sort dont jouit actuellement la Princesse votre sœur dans l'isle Craintive, que le véritable Amour a choisi pour sa résidence, parce qu'il y régne un Printems perpétuel.

Arrivés sur les rives de cette isle, Verdoyant aperçut l'Amour folâtrant avec Brillante, & les Graces qui se promenoient accompagnées de toute leur Cour ; le Génie les fit remarquer à Tramarine, en faisant approcher son char du rivage. Après avoir aidé la Princesse à en descendre, ils s'avancèrent l'un & l'autre vers l'Amour qui, reconnoissant le Génie Verdoyant pour le Prince des Ondins, vint au devant de lui. Qui vous amené sur ce rivage, dit ce Dieu ? Vous n'avez plus besoin de mon pouvoir pour vous faire aimer de la charmante Tramarine ; l'Estime & l'Amitié qui vous accompagnent, ne me font plus douter du bonheur dont vous jouissez.

Il est vrai, dit le Génie, qu'avec votre secours ces deux Divinités se sont jointes à nous, afin de resserrer les nœuds d'une union qui doit être éternelle ; & mon premier objet, en vous visitant, est de vous en marquer ma reconnoissance, & vous féliciter en même tems de l'heureux choix que vous avez fait de la charmante personne qui vous accompagne. Il est si rare de voir à l'Amour un sincere attachement, que, s'il étoit connu dans le monde, on le prendroit actuellement pour un de ces phénomènes qui ne paroissent que rarement, pour annoncer le bonheur des Humains. Cette grande victoire n'étoit réservée qu'à la Princesse Brillante qui, suivant toutes les apparences, ne doit plus craindre votre inconstance.

J'avoue, dit l'Amour, que depuis long-tems j'avois banni la Constance de ma Suite ; mais, la trouvant inséparable de Brillante, j'ai reconnu que ce n'est qu'avec elle qu'on peut goûter le vrai bonheur, & ne puis plus m'en détacher. Quoi ! répliqua Verdoyant, auriez-vous abandonné pour toujours les Mortels ? Ils ne s'apperçoivent seulement pas que je les ai quittés, dit l'Amour ; contens de l'ombre que je leur ai laissée, ils ne savent pas la distinguer d'avec moi. Pourquoi ? C'est que la plupart n'ont plus ni mœurs, ni vertus, ni sentimens : livrés à la brutalité, au changement & au dégoût, que feroient-ils d'un Dieu qu'ils méconnoissent ? Je conviens cependant qu'il y en a qui méritent d'être distingués du vulgaire ; aussi ceux-là sont-ils sous ma protection, & ce n'est plus qu'à eux que je veux départir mes faveurs les plus chères.

Comment, dit le Génie en riant, depuis quand l'Amour a-t-il appris à moraliser ? C'est, reprit ce Dieu, depuis que j'ai quitté mon bandeau. On s'en apperçoit aisément, dit le Prince, au choix que vous avez fait de l'aimable Brillante ; & le plus grand éloge qu'on puisse lui donner, est celui d'avoir sçu fixer l'Amour par ses charmes. Mais, dites-moi, avez-vous aussi renoncé pour toujours à l'Olympe ? J'en aurois grande envie, dit l'Amour ; car rien n'est à-présent plus ennuyeux que ce séjour. Vous ne devez pas ignorer qu'une compagnie n'est amusante, qu'autant qu'on y rencontre d'aimables femmes ; & c'est ce qu'il est très-rare d'y trouver. La vieille Cybelle ne fait plus que radoter ; pour Junon, sa jalousie la rend toujours de mauvaise humeur ; Cérès sent trop sa Divinité de Province, & n'a point cet air élégant que donne la Cour ; Minerve est sans cesse armée comme un Don Quichotte, & toujours prête à combattre ; Diane ne se plaît qu'à la

chasse, & nous rompt la tête avec son cors : il est vrai qu'on pourroit s'amuser & faire quelque petite partie avec ces deux Déesses ; mais elles sont si farouches qu'on ne leur oseroit dire un seul mot de galanterie. Hébé fait la petite sucrée depuis qu'elle a cédé son emploi à Ganymede ; les occupations de Pomone lui rendent les mains trop rudes, malgré toutes les pâtes qu'elle emploie pour les adoucir. Je conviens que Flore est bien aimable, mais elle s'attache trop au jardinage, d'ailleurs elle ne se plaît qu'avec ce petit fou de Zéphir ; l'Aurore se leve si matin qu'on ne peut jamais la joindre, & l'on ne sçait ce qu'elle devient le reste de la journée. Vénus est charmante, mais elle est ma mere ; nous ne sommes pas toujours d'accord sur bien des points, ce qui fait qu'elle me querelle souvent, d'ailleurs elle réside peu dans le même endroit, tantôt à Paphos, d'autres fois à Cythere, à Amathonte, ou dans quelque autre lieu, & souvent les Graces l'accompagnent. Thétis n'est occupée qu'à plaire au Dieu du Jour ; les Muses sont des Précieuses qui aiment trop à philosopher ; les Parques sont des Fileuses qui ne font grace à personne ; les Heures courent sans cesse ; & la Folie n'habite plus que la Terre. Que faire à-présent dans l'Olympe ? on s'y ennuie à périr ; car je ne m'amuse point avec Momus, depuis qu'il se donne les airs de critiquer tous les Dieux.

Pendant cette conversation, Tramarine, après avoir fait à Brillante mille tendres caresses, lui apprit les aventures du Roi de Lydie ; & ces deux aimables Princesses, charmées l'une de l'autre, auroient bien voulu ne se plus séparer. Vous êtes venue troubler mon repos, disoit tendrement Brillante à la Princesse Tramarine ; depuis que je suis unie avec l'Amour, je croyois n'avoir jamais rien à desirer : j'ignorois entierement ce que peut le sang & l'amitié. Cependant, malgré le plaisir que je ressens en vous voyant, & celui que j'aurois de passer ma vie avec vous, je ne me sens ni la force de quitter l'Amour, ni le courage de vous suivre ; si vous pouviez habiter parmi nous, mon bonheur seroit complet ; du-moins, chère Tramarine, accordez-moi encore quelques jours, afin d'engager le Prince Verdoyant à me faire parler au Roi notre pere. Je suis désespérée, dit Tramarine, d'être obligée de vous refuser, je ne puis me rendre à vos desirs sans blesser nos Loix ; le Roi Ophtes, après avoir perdu la vie qui l'attachoit à la Terre, est, à la vérité, reçu parmi les Ondins, mais il ne peut jouir du privilège des Génies qui peuvent, quand il leur plaît, se découvrir aux Mortels. Je vous

promets néanmoins de venir vous voir le plus souvent que je pourrai. Le Génie, s'approchant alors des deux Princesses, les avertit qu'il étoit tems de se séparer ; &, après les plus tendres adieux, l'Amour conduisit le Génie et Tramarine dans leur char, & leur promit de leur être toujours fidelement attaché.

Cette réparation fut le premier chagrin que Brillante éprouva. Il la rendit quelque tems rêveuse, sans néanmoins lui donner de l'humeur : elle n'en avoit jamais, &, lorsqu'elle ressentoit de la douleur, ses plaintes étoient toujours tendres & touchantes ; mais l'Amour, pour dissiper sa tristesse, fit naître de nouveaux plaisirs. On prétend même que c'est de son union avec Brillante, qu'est née cette multitude de petits Amours folâtres ; & je serois assez porté à le croire.

Le Génie Verdoyant & Tramarine continuerent leur voyage, en s'entretenant avec le Roi de Lydie de l'heureux mariage de l'Amour avec la Princesse, & lui faisant une vive peinture des plaisirs qu'ils goûtoient sans cesse par leur union ; plaisirs d'autant plus desirables & plus sensibles, que le tems ne pourroit jamais les diminuer.



---

---

## CHAPITRE XII.

### *Histoire du Prince Nubécula, fils du Génie Verdoyant & de la Princesse Tramarine..*

**V**ERDOYANT, voulant procurer à la Princesse Tramarine une de ces surprises, qui agissent toujours avec impétuosité sur nos sens, la conduisit dans une contrée où la plupart des Citoyens ne s'occupent que de l'avenir. Ces peuples, quoique sans cesse en dispute, semblent néanmoins ne chercher qu'à jouir d'une éternelle paix ; mais, au milieu de cette prétendue paix, ils sont presque tous malheureux, ils s'ennuient & languissent, parce qu'ils ne veulent point reconnoître l'Amour, qui seul est capable d'égayer l'esprit & d'occuper agréablement l'imagination. Car, sans l'Amour, n'est-on pas privé du plaisir que donne l'éclat des grandeurs, la pompe & le faste des richesses ? Les charmes de la gloire ne sont rien, & les attraits des beautés les plus touchantes deviennent insipides. Que je les trouve à plaindre ! Ce fut chez ces peuples que le Génie Verdoyant conduisit la Princesse Tramarine & le Roi de Lydie. Ils arrivèrent dans le tems qu'ils se préparoient à un spectacle usité chez cette Nation, lorsqu'il s'agit de marier la fille aînée de leur Roi, parce que ce n'est ni le rang, ni la qualité qui la peut obtenir, c'est à la valeur & à l'intrépidité du courage qu'on l'accorde : ce spectacle étoit annoncé depuis long-tems en faveur de la Princesse Amasis. Cette Princesse n'étoit pas douée de graces, ni de beauté ; & la difformité de son corps sembloit rendre son union moins précieuse.

Il est d'usage de subir des épreuves terribles pour obtenir l'alliance du Roi. Personne ne s'étoit encore présenté pour Amasis. Son portrait rebutant, qu'il n'est pas permis de flatter, n'avoit pû engager aucun des Princes Souverains à se livrer à des dangers inévitables : cependant le Roi avoit pour Amasis une amitié si grande, qu'elle dégénéroit souvent en des foiblesses ; & les Princesses ses sœurs, quoique douées de toutes les

perfections imaginables, ne pouvoient obtenir aucune faveur, si Amasis ne se joignoit à elles pour les demander.

Cette Princesse qui s'ennuyoit beaucoup d'être privée de vivre à la Cour, tomba dans une langueur qui fit craindre pour ses jours ; ce fut ce qui détermina le Roi de permettre à tous les Etrangers de se présenter aux épreuves qu'il falloit subir, pour se rendre digne de la Princesse.

Toutes les filles de ce Roi sont élevées dans un Temple dédié au Soleil, dont elles ne peuvent sortir que pour se marier. Ce Temple est bâti sur le haut d'un rocher, son dôme s'élève jusqu'aux nues, & la Mer sert de canal aux jardins qui l'entourent. Avant d'arriver à ce Temple, on doit passer par sept portes, qui sont autant d'épreuves qu'il faut souffrir sans interruption : on les nomme les portes de faveur, parce que l'on regarde ceux qui ont eu le courage de les passer, comme les Favoris du Soleil, qu'ils adorent & mettent au nombre de leurs Dieux ; il est vrai que, sans une grace particuliere, il est presque impossible de pouvoir franchir toutes les difficultés qui se rencontrent. Ce n'est cependant qu'en les surmontant, qu'ils peuvent acquérir cette gloire qui les immortalise. Ces sept portes sont des sept métaux différens qui répondent aux sept Planettes, & la dernière, qui ouvre l'enceinte du Temple, est d'or, comme le métal sur lequel préside le Soleil. Nul n'a droit d'entrer dans ce Temple sinon le Roi, encore n'est-ce que par une porte secrète dont lui seul a la clef ; mais tous les Princes & Gentilshommes de sa Suite sont obligés de camper dans un Bois qui est derrière le Temple.

Des échafauds furent dressés en amphithéâtre, en face de la première porte qui répondoit à toutes les autres ; on y bâtit aussi de magnifiques loges pour y placer le Roi & toute sa Cour. Il est bon d'avertir le Lecteur que, dans ces climats, les jours sont beaucoup plus longs que les nôtres. Le Génie Verdoyant, Tramarine & leur Suite, aborderent au pied du rocher, au moment que le Roi & toute sa Cour arriverent pour voir commencer les épreuves. Le Prince des Ondins fit placer le char de son épouse dans un Golfe près du Temple, afin de la mettre à portée de voir des merveilles, qui paroîtront peut-être incroyables à bien des personnes.

A-peine se furent-ils placés, que le Roi parut précédé de l'élite de ses Troupes. Mille & mille enseignes, étendards, & drapeaux déployés flottoient dans les Airs, qui servoient à distinguer les ordres & les rangs.

Ces Troupes se rangerent en ordre autour de la loge du Roi, qui parut ensuite avec un front majestueux. Dès que le Roi fut entré dans sa loge, on donna le signal, que les Tambours, les Fifres & les Trompettes, annoncèrent par des sons éclatans. Alors plusieurs Champions se présentèrent pour être admis aux épreuves ; mais les uns ne purent passer la première porte, & les plus déterminés échouèrent à la seconde. On commençoit à désespérer, lorsqu'il parut un jeune Chevalier d'une taille avantageuse : ce Chevalier étoit couvert d'une armure verte ; sur son écusson on voyoit la figure de Pallas qui paroissoit gravée par main de Maître : la mort de ceux qui l'avoient précédé ne put l'intimider.

Tramarine frémit à la vue de ce Chevalier ; son cœur palpita de crainte qu'il n'eût le même sort que les autres. Quel dommage, dit cette Princesse au Génie, si la folle ambition faisoit périr ce jeune Chevalier ! Voilà donc ce que produisent de vains honneurs ; on court après une chimere que la mort vous dérobe en un instant : car ce ne peut être l'Amour qui lui fasse desirer la possession d'une Princesse qui, malgré sa difformité, n'aura peut-être encore pour lui que des hauteurs & du mépris. Hélas, quelle sera sa destinée ! Ne craignez rien pour lui, dit Verdoyant, il sera vainqueur ; ses armes sont invulnérables, un Génie supérieur le protège.

Le Chevalier s'avança à l'instant d'un air fier & intrépide au devant de la première porte, dont l'entrée étoit défendue par un Dragon d'une énorme grosseur. Ce Monstre avoit trois têtes qu'il fallut abattre, & leur combat dura près de quatre heures ; &, quoique le Monstre eût deux de ses têtes enbas, il eut encore la force de se lever sur ses pieds pour dévorer le Chevalier qui, loin de reculer, lui porta un coup de lance dans le flanc. C'étoit le seul endroit par où on pût le faire périr, à cause des grosses écailles dont il étoit couvert : l'animal furieux tomba, en faisant des mugissemens qui firent trembler les montagnes & les rochers, & la première porte s'ouvrit avec beaucoup de fracas. Alors le Chevalier entra dans une grande cour, où il se reposa quelque tems.

Non loin de là étoit un mont, dont le sommet affreux vomissoit des tourbillons de flammes & de fumée, & où la Terre reluisoit d'une croûte jaunâtre ; ligne indubitable du soufre que formoient ses entrailles. Au dessus de ce mont, étoit la seconde porte, gardée par des Cavaliers de feu. Lorsque le Chevalier eut pris un moment de repos, il les combattit, & eut

l'avantage de les écarter & de passer la seconde porte ; un Géant défendoit la troisieme, mais il lui coupa les deux jambes d'un seul revers. Cette victoire lui coûta peu : il marcha ensuite vers la quatrieme où étoit un Serpent ailé ; l'animal jettoit par ses narines un venin qui infectoit l'air : ce Monstre avoit vingt coudées de longueur.

Le Chevalier ne put s'empêcher de frémir à son aspect ; son cœur frissonne de crainte & d'horreur, il se meut comme les eaux qu'un feu violent agite, & le moment décisif le fait reculer pour un instant. Mais, rougissant de sa foiblesse, il ranime son courage, reprend son sabre, & s'avance vers ce Monstre qui, sifflant d'une façon terrible, fit trembler Tramarine pour les jours du Chevalier qui, après avoir montré sa valeur & l'intrépidité de son grand cœur, commence à désespérer de pouvoir vaincre ce furieux animal, par un mouvement de désespoir, lui lança son sabre dans l'instant que le Monstre, en ouvrant une gueule énorme, s'élançoit pour le dévorer. Le sabre lui ouvrit la gorge, & il en sortit une si grande abondance de venin, que l'air, qui en fut infecté, fit tomber le Chevalier sans connoissance.

Tramarine, pénétrée de douleur de cet accident, pria le Prince Verdoyant de le secourir ; ce qu'il fit sans se rendre visible. Le Génie lui ôta d'abord son casque, afin de lui faire prendre d'un élixir merveilleux, qui ranima sa vigueur & fortifia en même tems son courage. Le Chevalier, en reprenant ses esprits, fut extrêmement surpris de n'appercevoir personne. A qui dois-je, dit-il, l'heureux secours que je viens de recevoir ? Sans doute qu'un Génie me protège, & ce ne peut être qu'à lui que je dois mes victoires ; je ne puis attribuer des faveurs si marquées qu'à la protection de Pallas.

Cet heureux Conquérant s'avança vers la cinquieme porte entourée d'un large fossé qui, par sa profondeur, présentoit un abîme affreux dans lequel on le vit se précipiter avec un courage intrépide : mais on le vit bientôt prendre la route de la sixieme porte gardée par des Sirènes, qui employèrent les sous les plus flatteurs pour le charmer par leur agréable musique. Le Chevalier ne put d'abord résister à des accens si touchans : il s'arrête pour les écouter, déjà son cœur se livre au plaisir de les entendre, ses forces s'assoiblissent, & ses jambes tremblantes le soutiennent à-peine, & l'on vit l'instant qu'il alloit perdre le fruit de tous ses travaux.

Cette épreuve est la plus difficile à surmonter : mais, s'apercevant de sa foiblesse, il s'arma tout-à coup d'un courage nouveau, &, par une inspiration singulière, il prit son épée dans sa main, & se mit à les fuir avec une extrême vîtesse, & arriva enfin à la septième porte défendue par un oiseau monstrueux pour la grosseur, qu'on dit être le Phénix.

Tramarine, attentive à toutes les actions du Chevalier, crut ne jamais voir la fin d'un combat aussi singulier. Cet oiseau ne faisoit autre chose que de voltiger sans cesse devant le Chevalier ; il sembloit qu'il ne cherchât qu'à l'aveugler avec ses ailes ; cent fois on lui vit abattre la tête, & cent fois se reproduire d'elle-même. Le Chevalier ne comprenant rien à ce singulier animal, vit bien qu'il ne pourroit jamais le vaincre avec ses armes, & qu'il falloit employer la ruse pour tâcher de le surprendre. Après que cet oiseau lui eut fait faire mille & mille tours, fatigué sans doute, il vint enfin lui-même se reposer sur lui, & il s'en saisit aussi-tôt. Ce fut alors que les voûtes du Temple s'ébranlèrent ; la septième porte s'ouvrit avec un fracas épouvantable, & des cris de joie se firent entendre de toutes parts.

Le Chevalier victorieux, saisi de son oiseau, traversa une grande cour, au bout de laquelle étoit un lac très-profond qu'il fallut encore passer à la nage afin de se purifier, sans néanmoins quitter l'oiseau, sans quoi il falloit recommencer un nouveau combat. Les eaux de ce lac formoient, par leurs ondes agitées, un bruit semblable à un torrent qui se précipite du haut d'une montagne escarpée. Après que ce vainqueur eut subi cette dernière épreuve, il s'avança vers le Temple du Soleil. Ce Temple est environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspé ; on voit au milieu du Temple, sur un piedestal, la statue de ce Dieu, dont la tête est ornée d'une couronne faite en forme de rayons, qui sont garnis d'escarboucles.

Sous ce vaste portique que forme le double rang de colonnes qui environnent le Temple, étoient rangées des deux côtés de jeunes filles. Ces enfans, tous choisis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux bouclés qui flottoient sur leurs épaules ; leurs têtes étoient couronnées de fleurs, & ils étoient tous vêtus de bleu céleste. Plusieurs encensoient l'Autel avec des parfums admirables, d'autres chantoient les louanges du Soleil. On entendoit de toutes parts des accords parfaits, & les sons mélodieux de plusieurs instrumens, que des doigts délicats & légers faisoient mouvoir, jusqu'au moment que l'étoile de Vénus, favorable aux Amans, parut sur

leur hémisphere. Alors le Chœur, rempli d'ardeur & d'allégresse, allume les torches nuptiales, en invoquant le Dieu de l'Hymen auquel l'Amour fournit ses traits dorés ; & ce fut au flambeau de ce Dieu qu'il alluma sa lampe durable, & que, se soutenant sur ses ailes de pourpre, il se plaît à régner avec lui. Ce n'est que par cet accord de l'Amour avec son frere l'Hymen, qu'on trouve la raison, la fidélité, la justice & la pureté ; & ce n'est que par l'Hymen que les nœuds du sang, les douces liaisons de pere, de fils & de frere, peuvent se former, lui seul préservant des sources corrompues du crime.

Le son des trompettes se fit entendre lorsque l'on vit paroître le Grand-Prêtre suivi d'Amasis & des Prêtresses. Ce vénérable vieillard, pendant tout le tems des sacrifices, eut toujours la tête couverte d'un voile couleur de pourpre. Il s'avança ensuite pour consulter les entrailles des victimes qui palpitoient encore, & dont le sang fumoit de toutes parts. Ô Dieux, s'écrie-t-il ! Quel est donc ce Héros que le Ciel a envoyé dans ces lieux pour y opérer de si grandes merveilles ? En disant ces paroles, son regard devient farouche, ses yeux étincellent, & il semble voir d'autres objets que ceux qui paroissent devant lui ; il se trouble, ses cheveux se hérissent, son visage s'enflamme, &, élevant ses bras, il les tient immobiles ; sa voix s'arrête, il ne respire plus qu'à peine, il est hors d'haleine, & paroît ne pouvoir renfermer au dedans de lui l'esprit divin qui l'agite.

Ô heureuse Princesse, dit-il dans son enthousiasme ! Que vois-je & quel est ton bonheur ? Dieux, couronnez votre ouvrage ! Et toi, poursuivit-il en s'adressant au Chevalier, noble Etranger dont les travaux ont surpassé ceux de tous les Mortels, puisse le Dieu que tu implores, te combler de ses faveurs les plus précieuses !

Le Grand-Prêtre leur fit signe en même tems de s'approcher de l'Autel, & le Chevalier, qui étoit désarmé, présenta la main à la Princesse Amasis : cette Princesse étoit encore couverte d'un voile épais. Ils s'avancerent l'un & l'autre devant la Statue du Soleil, au bas de laquelle le Grand-Prêtre étoit debout, portant dans ses mains la coupe nuptiale. Les Prêtresses étoient rangées des deux côtés du Grand Prêtre qui, après qu'il eut fait boire aux deux époux ce qui étoit dans la coupe, leur prie les mains qu'il joignit ensemble, en faisant prononcer ces paroles au Chevalier :

Je jure par le Soleil, pere de la Nature,  
Qui donne la vie & la fécondité :  
Par toi aussi, belle Lune, seule Divinité  
Qui se plaît dans la nuit obscure ;  
Toi qui fais naître, sous tes pas,  
La volupté & les plaisirs délicats,  
Enflamme à-jamais le cœur de la Princesse ;  
Fais qu'elle réponde à ma tendresse ;  
Qu'elle ne craigne pas que ma flamme  
Ne se ralentisse un jour,  
Puisque sans cesse le même amour  
Régnera pour elle dans mon ame.

Les Prêtresses & les Filles du Soleil reprirent en Chœur :

Enflamme à-jamais le cœur de la Princesse.

Ce qui fut répété plusieurs fois fois avec des accompagnemens dont les accords étoient délicieux. La Princesse Amasis ajouta en suite d'une voix argentine & sonore :

Que les Dieux répandent dans nos cœurs  
Ces torrens de plaisirs, qui en font les douceurs ;  
Que mon époux, toujours couvert de gloire,  
Soit sans cesse accompagné de la victoire,  
Et que l'on célèbre à-jamais son courage  
Au-delà des tems & de tous les âges ;  
Et qu'une union si belle soit, dans l'Histoire,  
Gravée, en lettres d'or, au Temple de Mémoire.

Ce qui fut encore répété placeurs fois par les Chœurs. On conduisit ensuite les deux époux, aux sons de mille instrumens, jusqu'à la porte du Temple, où le Chevalier monta, avec la Princesse Amasis, dans un char magnifique, qui fut d'abord enlevé par des Aigles qui les transporterent dans le Palais du Roi.

Le Prince des Ondins, voulant procurer à Tramarine la satisfaction de voir la fin de cette cérémonie, la conduisit avec le Roi de Lydie par un grand canal, dont les eaux, distribuées avec art, se répandoient par différens petits canaux dans une grande galerie, pour y former aux deux bouts de délicieuses cascades, où l'on avoit soin de faire couler en même tems des eaux distillées d'odeurs les plus exquises. Ce fut dans une de ces cascades que le Génie Verdoyant fit placer Tramarine & le Roi son pere.

Au milieu de cette galerie étoit un Trône élevé, sur lequel étoit le Roi avec la Princesse, mère d'Amasis. Ce jour étoit pour elle un jour de triomphe : les deux côtés étoient occupés par les autres femmes du Roi & par les Princes de son sang. Alors on vit paroître les deux jeunes époux qui, s'avancant d'un air noble, vinrent se mettre à genoux aux pieds du Roi. Après qu'ils les eurent baisés, ce Monarque que la sagesse, la prudence & la raison, conduisoient dans toutes ses actions, les embrassa l'un & l'autre, prit des mains de la Reine une couronne donc il orna la tête du Chevalier, afin de le rendre, par cette marque de distinction, égal à la Princesse qui pour-lors releva son voile, se montrant pour la première fois à son illustre époux & à toute la Cour.

Dès qu'Amasis eut relevé le voile épais qui la couvroit, un murmure de voix confuses se fit entendre. Toutes s'éleverent en même tems ; les Princes sur-tout se plaignirent hautement qu'on avoit fait un tort considérable à la Princesse Amasis, en distribuant des portraits si dissemblables d'elle-même, puisque personne ne pouvoit se refuser à l'admiration, & à mille autres sentimens que ses vertus, sa beauté & la majesté de sa taille inspiroient.

Il est vrai qu'Amasis parut dans cette Cour comme un nouvel Astre ; il sembloit que l'Amour & les Graces eussent pris plaisir à la former : une taille fine & déliée, un tour de visage admirable, des traits fins & délicats où la sagesse, la candeur & la modestie étoient peintes, ce qui la rendoit encore plus belle ; non qu'elle eût cet air farouche qui fait fuir les Amours & ternit la beauté, mais cette pudeur douce, innocente & enfantine, qui inspire le respect en même tems qu'elle enflamme les desirs. La Princesse Amasis voyant tous les regards fixés sur elle, son front se couvrit d'une rougeur divine ; elle regarde tendrement son époux, ses yeux expriment le sentiment qui l'anime, & semblent lui dire que ce n'est que de lui seul dont les suffrages puissent la flatter, parce que son cœur, obéissant aux Loix du Royaume, l'avoit attachée dans l'instant à ce jeune Héros, qui lui-même paroissoit ne pouvoir être formé que par quelque Divinité.

Cependant la surprise du Roi paroissoit extrême ; il ne put néanmoins se dispenser de répondre aux Princes, qui le supplierent de vouloir bien leur expliquer les raisons qu'on avoit eues de ne pas donner un portrait exact des charmes de la Princesse. Le Roi répondit, avec cet air de candeur qui sied si-bien à la majesté d'un Souverain, qu'à moins que les Dieux n'eussent

opéré un miracle en faveur d'Amasis, il convenoit qu'il ne pouvoit reconnoître, dans la personne qui étoit présente à ses yeux, que la voix de la Princesse sa fille.

Cet aveu du Monarque ne fit qu'augmenter la confusion dans les esprits ; comme on ne permettoit l'entrée du Temple qu'à sa Majesté, ce Monarque fut très-humblement supplié de vouloir bien s'y transporter avec la Reine, afin de visiter l'intérieur du Temple, d'interroger les autres Princesses, & voir si l'on n'auroit point eu l'audace de substituer à la place de la Princesse Amasis quelque fille du Soleil. Mais la Princesse, surprise qu'on cherchât à répandre des soupçons sur sa naissance, supplia le Roi son père de vouloir bien lui permettre de se justifier, Ce n'est pas, ajouta cette Princesse, que je veuille entreprendre de détourner votre Majesté de faire le voyage qu'on lui propose ; je trouve au contraire ma gloire intéressée à cette visite, afin d'ôter tous les soupçons qui pourroient ternir ma naissance, & laisser dans les esprits des doutes injurieux à mon époux : & si votre Majesté veut bien se rappeler les différentes conversations dont elle m'a honorée pendant le cours de ma vie, peut-être pourrai-je la convaincre qu'il ne peut y avoir que la Princesse Amasis en état de lui révéler des secrets confiés à elle seule ; &, pour l'en assurer, j'ose supplier mon pere, poursuivit-elle en tombant à ses genoux, de vouloir bien m'accorder un entretien particulier. Le Roi, ému du discours de la Princesse, la releva à l'instant, & ils passerent dans son cabinet où ils restèrent très-long-tems enfermés.

Toute la Cour attendoit impatiemment ce qui résulteroit d'un événement si extraordinaire. Le Prince, époux d'Amasis, paroissoit seul tranquille au milieu de tant de troubles ; mais le Roi qui sortit du cabinet, suivi de la Princesse, calma tous les esprits par ce discours : Je suis à-présent convaincu, dit ce Monarque en s'adressant à toute la Cour, que voilà la Princesse Amasis, je la reconnois pour ma fille, & vous devez désormais la regarder comme votre Souveraine, puisque personne au monde ne peut avoir eu connoissance des secrets qu'elle vient de me révéler ; mais, quoique le voyage que je dois faire au Temple devienne inutile pour la justification d'Amasis, je ne puis cependant me dispenser d'accomplir la promesse que j'ai faite. Je vais donc y aller avec la Princesse, pour remercier les Dieux des graces qu'ils viennent de m'accorder dans la personne d'Amasis ; je vais offrir de nouveaux sacrifices, & ordonner en

même tems qu'en reconnoissance du miracle qui vient de s'accomplir en faveur de ma fille, on célèbre tous les ans à pareil jour une Fête en l'honneur du Soleil, afin d'éterniser la mémoire d'un aussi grand jour. Et vous Prince, ajouta le Roi, s'adressant à l'époux d'Amasis, je vous associe à ma Couronne, vous allez désormais partager mon Trône ; je vous en crois d'autant plus digne, que les Dieux semblent n'avoir opéré un aussi grand miracle qu'en faveur de vos travaux ; je reconnois à-présent que la vérité, la raison, la sagesse & la modération, seront toujours vos règles, ainsi nous ne pouvons jamais être opposés de sentimens. Le Prince ne put répondre à cet éloge que par une profonde inclination.

Le Roi fut ensuite conduit à son char avec la Princesse Amasis, pour aller renouveler leurs offrandes & leurs sacrifices en l'honneur du Soleil, auquel on dédia le magnifique char qui avoit conduit Amasis & son illustre époux ; & le Roi fit graver, sur des tables d'airain, le détail de toute cette Histoire, afin d'en conserver la mémoire jusqu'aux siècles les plus reculés.

Pendant l'absence du Roi & de la Princesse Amasis, on remarqua que tous les Courtisans qui, avant que le Prince fût associé au Trône, n'avoient presque pas daigné le regarder, s'empressèrent alors à lui faire leur cour. Mais le Prince dont le génie étoit bien supérieur à tous ces flatteurs mercenaires, leur fit sentir avec délicatesse le mépris qu'il faisoit de leurs fades louanges ; &, s'avançant ensuite vers la Reine, il lui témoigna, avec beaucoup de dignité, combien il étoit sensible au bonheur dont il alloit jouir, bonheur d'autant plus grand, qu'il lui procuroit l'avantage de partager ses soins entre deux Princesses si dignes l'une de l'autre, & de procurer à toutes une liberté, dont il étoit très-persuadé qu'elles n'useroient que pour faire les délices d'une union formée par les Dieux mêmes.

Le Roi, de retour du Temple, remit la Princesse Amasis à son illustre époux, en le comblant de mille marques d'estime & d'amitié auxquelles le Prince répondit avec beaucoup de respect. L'Amour parut peint dans ses yeux en regardant Amasis, qui lui présentait la main ; ils se disposoient à sortir de la galerie pour se retirer dans leurs appartemens, déjà les Pages précédoient pour les accompagner, quand ils furent encore arrêtés par un Vieillard vénérable, qui parut tout-à-coup au milieu de la galerie. Ce Vieillard s'avançoit d'un air grave & majestueux ; mais, s'apercevant du trouble que sa subite apparition avoit excité dans tous les esprits, il fixa

quelques instans ses regards sur les jeunes époux, sans doute pour leur donner le tems de se remettre de leur agitation : puis les tournant vers le Roi ; calmez, lui dit-il, Seigneur, le trouble où je vous vois, je n'ai que d'agréables nouvelles à vous annoncer ; je suis le Génie Carabiel, envoyé de la part du Soleil pour vous apprendre que l'époux de la Princesse Amasis tient sa naissance du Génie Verdoyant, Prince des Ondins, de la Princesse Tramarine, fille du Roi de Lydie, à-présent associé par son union à l'Empire des Ondes par la protection que ses vertus lui ont fait obtenir de la Déesse Pallas, fille de Jupiter, qui a nommé lui même ce jeune Prince, Nubécula. Vous avez dû connoître, par les travaux éclatans qu'il vient d'exécuter, que ce Prince ne pouvoit tirer son origine que d'un Favori des Dieux, & ce n'est qu'en sa faveur que le Soleil a bien voulu opérer le miracle qui s'est fait sur la Princesse Amasis. Ce Dieu est content de l'élection que vous venez de faire de ce jeune Héros, pour régner avec vous sur tous les Peuples qui dépendent de votre Empire ; il me charge de vous annoncer qu'il en étendra les limites en y joignant le Royaume de Castora, & qu'il répandra sur toute votre postérité ses plus précieuses influences ; la campagne florissante rendra vos champs toujours fertiles & abondans, la paix & la concorde régneront parmi les Citoyens ; & les descendans du Prince Nubécula jouiront de ses faveurs pendant des siècles innombrables. Alors le Génie se tournant vers la Princesse : Préparez-vous, ajouta-t-il, charmante Amasis, au départ de votre illustre époux ; n'entreprenez point de retarder la gloire qu'il doit encore acquérir dans la conquête des Etats de la Reine de Castora : Pentaphile a offensé les Dieux en y établissant des Loix injustes, & c'est, pour l'en punir, qu'ils ont ordonné que ce Royaume passeroit sous la puissance du Prince Nubécula. Respectable Carabiel, dit la Princesse, ne me refusez pas la grace que j'ose demander à l'Envoyé du Soleil & permettez au moins que je puisse accompagner le Prince, mon époux, dans cette nouvelle expédition.

Le Génie y consentit & disparut à l'instant, laissant le Roi & toute sa Cour dans une surprise, mêlée d'admiration, de toutes les merveilles dont ils venoient d'être les Témoins. Il est vrai qu'il sembloit qu'on n'eût pas le tems de se reconnoître, par les prodigieux événemens qui se succédoient l'un à l'autre sans interruption : les Courtisans, sur-tout, parurent soulagés de la déclaration de l'Envoyé du Soleil ; leur amour propre qui depuis long-

tems étoit en presse, reprit tout-à-coup toute sa plénitude ; leur humiliation disparut, lorsqu'ils apprirent qu'il ne falloit pas moins qu'un demi Dieu pour avoir pu remporter d'aussi grandes victoires en si peu de tems. Ainsi toutes les merveilles que le Prince venoit d'opérer augmentèrent de prix à leurs yeux ; & cet Etranger, à qui d'abord ils trouvoient humiliant d'obéir, ne pouvoit plus que les combler d'honneur & de gloire, dès qu'il fut reconnu pour le petit-fils du Souverain des Ondes.

On vit alors briller dans les yeux d'Amasis la joie & la satisfaction, qu'un bonheur si peu attendu produisit dans son ame, & ce bonheur excita dans son cœur les sentimens de la reconnoissance la plus parfaite envers les Dieux. Son cœur, déjà disposé à l'Amour, lui fit dire au Prince son époux les choses du monde les plus tendres & les plus spirituelles ; mais je n'entreprendrai point de rapporter cette conversation, qui fut sans doute des plus animées entre deux jeunes cœurs que l'Amour inspire.

Quoique le Roi fût extrêmement fatigué de tous les événemens qui venoient de se succéder, il ne put néanmoins différer plus long-tems le plaisir d'apprendre les aventures du Prince Nubécule ; c'est pourquoi il congédia une partie de sa Cour, & rentra dans son cabinet, suivi de la Reine, des jeunes époux, & des Corybantes les plus élevées en dignité. Vous ne devez pas trouver extraordinaire, dit ce Monarque, en s'adressant au Prince Nubécule, l'empressement que j'ai d'apprendre les moindres circonstances de la vie d'un Prince tel que vous ; ne différez donc pas d'un instant de m'en instruire.

A cet ordre le Prince ne put s'empêcher de soupirer ; il regarde Amasis d'un air passionné, & elle connoît, par ce regard, combien il est fâché d'être obligé de retarder l'instant de son bonheur en cédant à l'empressement de sa Majesté : mais un sourire d'Amasis, semblable à celui de l'Amour, parut le consoler & l'inviter en même tems de satisfaire promptement les desirs du Roi son père ; il commença donc ainsi son histoire qu'il finit en peu de mots.

A l'instant de ma naissance, je fus remis entre les mains d'un fameux Magicien, lequel, contraint par une Puissance supérieure de ne point user sur moi de son pouvoir, m'abandonna à un Faune qui prit soin de mon enfance. Ce Faune habitoit une caverne proche le Temple de Cérès, & dès l'âge de quatre ans, il me consacra à la Déesse pour servir au culte de ses

Autels. A-peine eus-je atteint ma quinzième année, que je me sentis pénétré d'une fureur poétique. Animé de l'esprit du Dieu qui me protège, je prononçai plusieurs Oracles, & passai quelques années dans cette occupation ; mais la Prêtresse me faisant un jour approcher de son antre : O jeune homme, me dit-elle dans un de ses enthousiasmes que la Déesse avoit coutume d'exciter en elle, apprend que tu dois être le plus vaillant d'entre les Mortels, il est tems de quitter ce séjour pour aller signaler ton courage, mille exploits divers vont être offerts à la valeur ; va, le Dieu qui te protège prendra soin de ta gloire, & triomphe sera admiré dans l'Univers.

Ces paroles, dictées par la Déesse, firent naître en moi cette noble audace qui doit toujours accompagner les Héros. Je sortis du Temple & trouvai, sous un des portiques, l'armure qui venoit de me servir pour exécuter les exploits dont votre Majesté avoit été le Témoin. Quoique leurs Majestés & ceux qui avoient été admis à cette conversation, eussent désiré d'apprendre un plus grand détail des aventures du Prince, personne ne put néanmoins se plaindre de sa complaisance, & le Roi remit à un autre tems à en exiger les particularités, s'apercevant que le Prince brûloit d'impatience de se retirer avec la Princesse Amasis.

Tramarine & le Roi son pere, charmés l'un & l'autre d'avoir été Témoins du triomphe & de la gloire du Prince Nubécula, en témoignèrent leur reconnoissance au Génie Verdoyant, & le remercièrent en même tems de l'agréable surprise qu'ils avoient éprouvée à l'apparition de l'Envoyé du Soleil, en apprenant, par le discours de ce Favori, que ce jeune Prince étoit son fils. Sans doute, ajouta la Princesse Tramarine, que c'étoit au Génie Carabiel que vous aviez confié son éducation. Hélas, que j'étois injuste lorsque j'ai pu douter de son sort ! Il est votre fils, vous l'aimez, vous faites sa gloire & son bonheur. Sa destinée vous est à-présent connue, reprit Verdoyant, & je crois qu'il ne doit plus vous rester aucun doute sur les honneurs dont il va jouir ; c'est pourquoi, comme nous sommes logés ici fort à l'étroit, je pense qu'il seroit à propos de rejoindre la Flotte afin de continuer notre route.

Tramarine, dont tous les objets qui auroient pu exciter sa curiosité se trouvoient remplis, peut-être ennuyée d'une aussi longue marche, & dans la vive impatience de présenter le Roi son pere au Souvemari des Ondes, elle supplia le Génie de faire reprendre à leur Flotte la route de la Capitale, où

ils se rendirent en très-peu de tems. Je n'entreprendrai point de faire la description des Fêtes qui se donnerent à leur retour ; il suffira d'apprendre à mes Lecteurs que sa Majesté Ondine, après avoir examiné la Princesse Tramarine, parut très-contente du changement qui s'étoit fait en elle : le Roi Ophtes lui fut présenté, & il voulut bien, en faveur de l'épouse de son fils, confirmer les honneurs du Louvre que le Prince Verdoyant lui avoit accordés ; & sa Majesté ajouta à cette grace, qu'il lui fût donné un logement dans le Palais, à côté de celui de la Princesse Tramarine dans le Pavillon des glaces.

Par cette nouvelle faveur, il fut permis à Ophtes de visiter souvent le cabinet des merveilles, Tramarine jugeant par elle-même de l'empressement que le Roi son pere pouvoit avoir d'apprendre ce qui s'étoit passé en Lydie depuis son entrée chez les Ondins, & sur-tout de sçavoir des nouvelles de la Reine Cliceria, la façon dont elle gouvernoit son Royaume, & mille autres choses qui devoient l'intéresser : c'est pourquoi, après avoir fait au Roi un détail des attributs de ce merveilleux cabinet, elle s'y rendit pour lui en faire admirer les Singulières beautés.

Ophtes se ressouvenant de son indiscrete curiosité, lorsqu'il voulut interroger les Dieux sur la destinée de Tramarine, n'osoit presque lever les yeux sur les glaces ; il craignoit, sans doute, d'irriter contre lui le Monarque des Ondes : mais la Princesse le rassura en disant que, lorsqu'on ne formoit aucun desir, les glaces n'annonçoient rien. Ophtes croyoit ne plus rien desirer ; mais la pensée est si prompte qu'on ne peut l'arrêter, le desir la suit de près : Ophtes pensa, il desira, & les glaces lui montrèrent ce que, dans le fond de son cœur, il desiroit ardemment d'apprendre.

Il vit donc la Reine de Lydie, qui, après avoir pleuré long-tems sa perte, & avoir fait rendre à sa mémoire les honneurs & les respects qu'on ne pouvoit refuser à un Monarque, qui ne s'étoit occupé, pendant le cours de sa vie, qu'à faire se bonheur de ses Peuples. Il vit l'aimable Cliceria qui, se trouvant surchargée du poids de la conduite de ses vastes Etats, craignant d'ailleurs de nouvelles irruptions de la part de Pencanaldon, il la vit, dis-je, partager ce fardeau avec le Prince Corydon, qu'elle trouva seul digne de remplir la place qu'Ophtes avoit occupée si long-tems & avec tant de gloire. Le père de Tramarine vit, sans jalousie, l'union de la Reine avec le Prince Corydon ; il contempla leur bonheur dans leur postérité, & ce furent pour

lui & pour Tramarine de nouveaux sujets de satisfaction, dont ils doivent jouir éternellement.

*Fin de la seconde & dernière Partie.*

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
- Toto256
- Unquoi
- Lepticed7

---

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) [http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)